

**ANNALES**

DE LA

**PROPAGATION DE LA FOI**

POUR LES

**PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL**

---

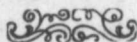
NOUVELLE SÉRIE

---

CENT-QUATRIÈME NUMÉRO

---

**JUIN 1911**



**MONTREAL**

**ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul**

---

1911

*Permis d'imprimer :*

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 mai 1911.

**L**

songe  
les te  
du M  
tenda

Car

On pe  
ces re

*Appa*

les fe

ASIE

---

# LA FEMME CHINOISE

---

SA VERITABLE CONDITION

---

PAR M. FRASER

Missionnaire lazariste du Tché-kiang

---

**L**A Chine se réveille, et une des marques les plus éclatantes de ses efforts vers une transformation sérieuse est l'établissement officiel d'écoles de filles. Lorsqu'on songe à ce que fut la condition de la femme chinoise dans les temps passés et présents, lorsqu'on voit ce que l'Empire du Milieu veut faire de ses filles, on reste stupéfait d'une tendance aussi nouvelle.

Car, jusqu'à ce jour, l'instruction a été refusée aux filles. On peut dire d'elles ce que le chantre de l'Enéide disait de ces rares nautoniers égarés sur l'immensité de l'Océan *Apparent rari nantes in gurgite vasto*. Rares, en effet, sont les femmes chinoises douées de littérature, capables de

déchiffrer et de tracer les hiéroglyphes de leur écriture nationale. L'histoire fait bien mention d'une femme écrivain, phénomène qui a passé à la postérité parce qu'il fut unique. Si certaines jeunes filles de la bonne société, (et il s'en trouve) acquièrent au foyer familial, sous la direction de leurs ascendants ou du précepteur particulier de leurs frères, une connaissance quelconque des belles-lettres, les filles du peuple sont vouées à l'ignorance perpétuelle ; pour elles, pas d'instruction.

\*  
\* \*

La naissance d'une fille n'est pas désirée. Les Chinois fêtent l'apparition d'un garçon qui perpétuera le nom familial et sera, par son travail et son apport pécuniaire le bâton de vieillesse de ses parents, tandis que la venue d'une fille ne sera pour eux qu'une occasion de dépenses. Mais force leur est de l'accepter. Ils la nourriront, l'entretiendront, l'élèveront pour le mariage. Si elle est née difforme ou malade, ils ne craindront pas de s'en débarrasser, en la jetant en dehors du village, où elle sera la proie des porcs et des chiens.

De même que si, plus tard, la mort vient la surprendre dans son adolescence, mais avant son mariage, elle ne sera pas jetée à la voirie étant trop grande. Ses parents lui donneront asile au cimetière de la famille, mais *en bordure*, lui refusant place à l'intérieur. C'est une fille !

\*  
\* \*

L'en  
cience  
féminin  
sœurs  
jouit d  
timides  
les garç  
rues po  
Mais,  
gynécée  
rares et  
leurs, su  
public.  
elle. Al  
quotidie  
Dans  
champs,  
qui sera  
pagnie  
cueillet  
champs  
Arrive  
Des p  
fille un  
demande  
Les p  
clut les fi  
externe  
offrande

L'enfant devient fillette. Elle commence à prendre conscience de son infériorité morale au cours des conversations féminines, à la vue de la sujétion de sa mère, de ses belles-sœurs vis-à-vis des mâles de la famille. Par contre, elle jouit d'une certaine liberté qui lui permet de prendre de timides ébats avec les autres petites filles, voire même avec les garçonnets de son âge, ou de sortir sans danger dans les rues populeuses de la ville.

Mais, lorsqu'elle arrive à l'âge adulte, sa place est au gynécée, à l'abri des regards des étrangers. Ses sorties sont rares et toujours accompagnées de matrones mûres. D'ailleurs, sa pudeur instinctive l'empêche de se produire en public. Elle s'effarouche des regards masculins arrêtés sur elle. Alors, les travaux à l'aiguille seront son occupation quotidienne.

Dans les campagnes, si elle participe aux travaux des champs, ce sera bénévolement, pour gagner quelque argent qui sera sa propriété privée. Dans ce cas, toujours en compagnie d'autres femmes, elle louera ses services pour la cueillette du coton, la récolte de l'opium ou le sarclage des champs de riz.

Arrive l'époque des fiançailles.

Des parents, des amis de la famille cherchent à la jeune fille un parti en rapport avec sa condition. On ne lui demande pas son avis, pas plus qu'à son futur.

Les pourparlers au sujet du trousseau terminés, en conclut les fiançailles. Celles-ci ne sont valides que par un acte externe et matériel, comme écrit, échangé de coupe de vin, offrande de quelque argent ou d'un objet quelconque. Mais

toujours il y a, de la part de la famille du fiancé, don d'une paire de boucles d'oreilles. C'est la vraie prise de possession de la jeune fille, qui, dès lors, n'appartient plus à ses père et mère, mais devient la propriété de son fiancé.

A ce propos, remarquons que, en Chine, les fiançailles sont plus fermes, plus indissolubles que le mariage lui-même.

La loi chinoise n'admet pas la rupture des fiançailles, tandis qu'elle reconnaît le divorce. Peut-être cependant l'inconduite de la jeune fille, *au cas de survivance*, est un motif de rupture. Je dis : *au cas de survivance*, car ces malheureuses sont ordinairement vouées à la mort, et à une mort terrible : elles sont enterrées vivantes par leurs proches.

Certains Européens, peu versés dans les choses chinoises, disent et écrivent volontiers que " la jeune fille est comme un objet de trafic, un article de marchandise qu'on vend au plus offrant ".

Cela est une exagération. Les Chinois obéissent à la voix du sang ; ils savent que leurs filles sont leur chair ; ils les aiment et recherchent pour elles une condition conforme à la leur propre, et même supérieure si c'est possible. Je n'ignore pas que, dans un cas de pauvreté extrême, ou pour payer une dette de jeu, le Chinois fait parfois trafic de ses filles. Mais il vendra aussi bien sa femme ; il vendra ses garçons ; il se vendra lui-même.

\* \* \*

Voici donc notre jeune fiancée, nantie d'un trousseau plus ou moins riche.

L'heure du mariage a sonné. Tous les honneurs de ce jour sont pour elle. C'est pour elle qu'éclatent les bombes et les pétards ; c'est pour elle que les musiciens jouent leurs airs les plus sonores. Les jeunes femmes lui font fête. Mais, au milieu des réjouissances dont elle est l'occasion et le sujet elle pense à sa mère. Au foyer natal, malgré son état d'infériorité voulu par la nature et par les mœurs, elle était heureuse, entourée de personnes de son sang. Que lui adviendra-t-il dans cette famille où elle entre, où tout lui est inconnu : inconnu, son mari ; inconnus, ses beaux-parents ; inconnu, l'entourage qui la considère ?

En général, les deux premiers mois du mariage, la jeune épouse est exemptée des soins du ménage. Elle se farde, se pare d'ornements d'or ou d'argent, elle revêt ses plus riches habits pour aller, sous la conduite de sa belle-mère ou d'une belle-sœur, faire les visites dans la parenté ou dans le voisinage. C'est la lune de miel.

Après, vient la servitude : servitude vis-à-vis du mari, servitude vis-à-vis des ascendants, servitude vis-à-vis de toute la famille ; plus tard, servitude vis-à-vis de ses enfants, et, toujours, servitude vis-à-vis de sa belle-mère.

Les étrangers, dont le regard effleure les mœurs chinoises sans les pénétrer, ne peuvent s'imaginer ce que les jeunes femmes chinoises ont à souffrir du fait de leurs belles-mères.

Ce sont parfois de véritables furies : le cœur rempli de haine, la bouche débordant d'imprécations et souvent, la main levée. Car c'est un privilège qu'elles partagent avec

leurs fils ; elles peuvent battre leurs brus comme leurs fils peuvent battre leurs épouses. Aussi, n'est-il pas rare d'apprendre le suicide de jeunes femmes, tyrannisées journellement, acculées à une existence qui ne leur laisse espérer ni repos ni bonheur.

\* \* \*

Mères de famille, les femmes chinoises doivent pourvoir, non seulement à leur habillement personnel, mais à celui de leurs enfants, quel qu'en soit le nombre, jusqu'au jour où, grandelets, ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Le chef de famille procure la nourriture. Aux mères à s'ingénier pour vêtir les enfants.

Dans plus d'une province, outre les travaux ordinaires du ménage, les femmes doivent encore remplacer les bêtes de somme et, sur leurs petits pieds, tourner la meule pour la décortication du riz ou autres denrées similaires. C'est alors que le rapport des boucles d'oreilles de la fiancée avec le licol de la mule trouve son entière application.

J'ai lu dans mainte relation sur la Chine, que les Chinois, en parlant de leurs épouses, se servent d'expressions grossières et méprisantes, comme : " ma stupide, mon immonde épouse ".

Grave erreur qui dénote chez leurs auteurs, touristes de passage, ou une immense naïveté ou une grossière ignorance.

D'abord, le Chinois ne parle jamais de sa femme. S'il doit le faire, il se sert d'une expression impersonnel : *elle* ; comme en français nous disons : *on* ; ou d'une périphrase :

la fille

Je

plus j

feuse,

Mai

bien é

expres

l'épous

Bref

que lor

ou lors

Auss

par l'é

les nou

nisme, j

leur'esp

il les à

conditio

respect

potence

leurs br

adoptive

Et de

officielles

de même

se confort



la fille de la famille, la mère de mon enfant, votre sœur, etc..

Je ne connais qu'une expression quelque peu grossière, plus joviale encore que méprisante : *Chao houo ti* (la chauffeuse, celle qui fait le feu), par allusion à l'office de cuisinière.

Mais ce sont là des locutions campagnardes. Un Chinois bien élevé dit : *nelli* (la personne d'intérieur). Et cette expression polie indique suffisamment le rôle effacé qu'occupe l'épouse dans la famille.

Bref, la femme chinoise n'est véritablement respectée que lorsqu'elle est veuve, parce que la législation la protège, ou lorsqu'elle est âgée, parce que la vieillesse l'honore.

\* \* \*

Aussi, ce sera le grand honneur des missionnaires d'avoir, par l'établissement d'écoles dans leurs chrétientés, devancé les nouvelles ordonnances gouvernementales. Le christianisme, par l'instruction donnée aux jeunes filles, a su orner leur esprit, former leur cœur ; il leur a appris à se respecter ; il les a élevées au-dessus des préjugés de leur misérable condition, tout en les maintenant dans l'obéissance et le respect envers les autorités familiales ; il a corrigé l'omnipotence et la dureté des belles-mères en leur montrant dans leurs bras, moins des esclaves, que des filles pour ainsi dire adoptives, épouses de leurs fils.

Et de même qu'il fut le devancier des récentes réformes officielles en matière d'instruction et d'éducation féminines, de même il saura maintenir son rôle d'éducateur ; il saura se conformer aux programmes nouveaux en retenant d'eux

ce qu'ils ont de sérieux, de pratique, de particulier aux usages locaux, laissant la musique aux comédiennes et la gymnastique aux demoiselles acrobates ; il sera, de l'autorité officielle, le collaborateur aussi docte que désintéressé, aussi avisé que prudent.

Mais quand verrons-nous ces réformes pénétrer la masse populaire ? Où est l'Hercule qui secouera l'apathie séculaire ? J'ai bien peur qu'il n'en soit de ces règlements sur l'instruction des filles comme des édits sur les petits pieds, qu'ils restent lettre morte. Le temps seul peut donner à des ordonnances, aussi adverses des mœurs nationales, une sanction efficace.

V

Des n

V

D'It  
route.  
tier qu  
re tout  
le chen  
plus fin  
Cette  
permet  
temps e  
moisson  
sie dans  
nes dan

AFRIQUE

VERS L'AVENIR

PAR LE R. P. FERRIEUX

Des missions africaines de Lyon, missionnaire au Haut-Niger

**V**ITE un dernier regard sur les objets nécessaires dans un voyage au long cours, et on grimpe sur " le cheval de fer ", c'est-à-dire la bicyclette.

D'Ibouzo x Ogwashi, il y a depuis un an une grand' route. La route, c'est l'accès facile des pays. Adieu le sentier qui serpente gracieusement sous des arceaux de verdure tout embaumé d'une poésie mystérieuse ! Maintenant le chemin est droit, souvent comme un cierge, long à n'en plus finir, et surchauffé par un soleil implacable.

Cette route, le missionnaire la bénit cependant, car elle permet du moins l'usage de la bicyclette, et pour lui, le temps est plus que de l'argent, c'est le grand facteur des moissons spirituelles. Qu'importe qu'il y ait moins de poésie dans les chemins, pourvu qu'il y ait plus de grâces divines dans les âmes ?

• • •

D'après le recensement officiel, forcément très approximatif, la population d'Ogwaschi serait de 16,000 habitants.

Il y a quinze ans, ce pays était complètement inconnu.

Lorsque, pour la première fois, le R. P. Zappa tenta d'y pénétrer, tous ses porteurs, à l'exception de trois jeunes gens, l'abandonnèrent à moitié chemin. Il dut revenir sur ses pas, et son retour à Assaba fut salué comme une véritable résurrection, car déjà le bruit de son massacre s'était répandu.

Une église coquette s'élève maintenant au milieu de la paroisse, au fond d'une large allée de citronnelles, derrière un vieux fétiche, devant qui on faisait jadis de nombreux sacrifices humains. Le sang de la Divine Victime, mystiquement immolée sur l'autel, coule presque au même endroit où l'on répandait naguère le sang de pauvres esclaves. Cette église, blanchie à la chaux du pays, a remplacé la maisonnette qui servait à la fois de logement au bon Dieu et à son ministre. Elle est due à la charité d'âmes généreuses, dont l'humilité m'oblige à taire les noms, mais auxquelles je me fais un devoir d'offrir aujourd'hui l'hommage de ma vive reconnaissance.

C'est, je crois, la première église guinéenne ayant pour patron le François-Xavier africain je veux dire saint Pierre Claver, qui aimait à s'appeler " l'esclave des Noirs pour toujours ".

Elle mesure 20 mètres de long sur 8 de large et 5 de haut.

Grâce au travail des chrétiens, aidés par les païens eux-mêmes, elle n'a coûté que 1,340 francs.

Cette station voit déjà 200 personnes s'agenouiller au pied de la croix, plantée ici depuis moins de cinq ans. Elle devient trop petite.

Une statue de Notre-Dame de Lourdes, souvenir du cinquantenaire d'honneur. Une rose d'or sur les pieds, une ceinture bleu de ciel autour de la taille, un chapelet d'argent au bras droit, la blanche Madone ravit en extase nos braves gens. Daigne la Vierge de Massabielle, qui a su opérer tant de guérisons aux piscines miraculeuses, guérir encore ici beaucoup d'âmes !

\* \* \*

Aujourd'hui 11 janvier, impossible de démarrer. Le poulx bat la générale, les méninges sont encore en ébullition.

Hier, en effet, après l'homélie qui suit la messe de paroisse, dame fièvre est venue me rendre visite. Heureusement le P. Bürr est arrivé bientôt, apportant avec lui un peu de la fraîcheur du large.

La fièvre d'Afrique ! Oh ! ce n'est pas aussi épouvantable qu'on le croit. C'est une visiteuse de bon augure, car elles sont bien malades, elles sont condamnées à mort d'avance, les œuvres apostoliques qui n'ont pas à leur base la mortification.

Et puis qu'est-ce qu'un peu de souffrance en comparaison des sacrifices que s'imposent nos chrétiens ! Quand, le jour du Seigneur, aucun prêtre ne vient célébrer la sainte messe chez eux, ils font 28 kilomètres pour y assister à Ibon-

zo. Si, dans la semaine, une fête de précepte se présente, nos gens accomplissent de nouveau le même trajet. A noter, que, si un chrétien veut communier, ce qui arrive maintes fois, il doit évidemment aller à jeun. Et tout cela pieds nus, la chaussure adamique étant ici la seule usité. N'est-ce pas vraiment de l'héroïsme ?

Les noirs ne sont jamais pressés.

Nous parvenons à grand'peine à " lever l'ancre " à 7.30 heures. Catéchumènes et chrétiens nous accompagnent en grand nombre jusqu'à la sortie de la ville.

Partez, hérauts de la Bonne Nouvelle,  
Où vous attend un peuple dans la nuit.

Une lieue plus loin, une rivière nous barre le passage. Heureusement elle est guéable. On la traverse aisément moyennant un bain de pieds.

Nous atteignons bientôt Ekonenike.

Une barrière se dresse à la sortie comme à l'entrée du village. Pourquoi ? C'est pour empêcher les vaches de s'enfuir.

Poules, chèvres, tous les animaux domestiques en un mot, se promènent dans les rues en toute liberté: personne pour leur fournir la ration quotidienne. A chacun de se tirer d'affaire.

Nous cheminons longtemps dans une plaine où pousse à profusion l'*éléphant grass* (herbe à l'éléphant), graminée bien plus haute que notre tête; puis nous atteignons le vil-

lage d'Okolomede, dont les temples fétiches ont pour but de repousser le fléau de la guerre.

Une rivière, des marécages, et nous nous installons comme chez nous au *rest house* d'Ichago, grande maison construite par les soins du gouvernement pour les Européens de passage.

Le roi vient nous offrir comme cadeau de "joyeux avènement" six ignames et du poisson fumé; c'est chiche. Ce monarque est lépreux; ce qui n'empêche pas ses sujets de lui obéir promptement, exactement, car le principe de l'hérédité est enraciné chez les noirs.

Ichago, bourgade, de 6,000 âmes, est sise au bord d'une rivière poissonneuse, source intarissable de richesse pour la population ichthyophage.

A peine sommes-nous étendus sur nos lits de camp qu'une armée de moustiques s'avance. Une lutte acharnée s'engage aussitôt.

Mon confrère distribue des coups de poing dans toutes les directions. L'ennemi subit des pertes nombreuses; mais hélas! qu'elle est longue après une journée de marche où l'on a tant besoin de se refaire, une nuit passée à recevoir des piqûres et à entendre le bourdonnement souverainement ennuyeux de ces agresseurs inlassables!

Pour moi, je reste bien tranquille, car ces animalcules ont du flair, et je suis certain de n'être pas sucé par eux tant qu'ils auront une proie moins coriace à asticoter.

Réveil à trois heures du matin.

Le roi lépreux à l'obligeance de nous donner son fils aîné pour nous introduire auprès de son " collègue " du grand Oshisha, ville qui est le point de mire de notre pérégrination. De plus, ce bon monarque nous conduit à la plage, pour nous installer dans son caout. Lui-même pousse à l'eau de ses mains royales l'embarcation. Nous lui envoyons un chaleureux : Au revoir ! Après une courte navigation, nous reprenons le chemin ferme.

Durant quatre heures le passage est invariablement une kyrielle de savanes occupées par une lisière de brousse. Là pullulent les palmiers à éventail, très curieux à voir avec leur renflement près du sommet. Leur bois de fer est utilisé pour la charpente de nos églises et de nos maisons, car il a l'immense avantage de subir victorieusement les assauts des termites qui viennent se casser les molaires contre sa résistance, alors qu'il leur suffit de quelque douze mois pour manger un édifice construit en terre.

\* \* \*

Enfin, nous voici à Oshisha.

" Le refuge des Blancs, s'il vous plaît ? " demandons-nous poliment.

Le guide, alors, nous conduit à des baraques, composées de quatre pieux, avec un bout de brin de feuillage, laissant passer plus de soleil qu'il n'en faut, sans abri sur les côtés.

Fi donc ! Ces tentes ont été improvisées sans doute pour le campement d'un bataillon indigène.

Nous allons dare dare chez le " seigneur " du lieu. Déjà



quelques vénérables sont dans l'antichambre royale, aux lambris assez artistement adornés de peintures représentant des figures géométriques.

Nous déclinons nos noms et qualités et demandons à l' " huissier " de vouloir bien nous annoncer.

Comme tout haut personnage, le monarque se fait attendre. Enfin retentit un coup de corne, et Sa Majesté, vêtue d'une longue robe semblable à la peau de l'iguane, avec une plume de poule dans les cheveux, fait son apparition.

Son " palais " est assis au bord de la rivière, car, selon la croyance locale, c'est elle qui a enfanté les habitants, elle est donc leur mère. De ce coin enchanteur le monarque surveille toute la ville.

Le protocole conserve ici toute son antique originalité. Un vieillard vient se prosterner à deux genoux, la face contre terre, devant le prince assis sur une sorte de meuble qu'avec beaucoup d'imagination on pourrait appeler un trône. Appuyant ses gris gris contre sa poitrine, avec les marques d'une contrition parfaite, le vieux salue trois fois de suite en répétant ( " *O fou efi* (il tue des vaches). " Non pas que Sa Majesté ait une écurie bien montée en ruminants mais parce qu'à la grandissime fête du pays, il s'offre le luxe, inaccessible au vulgaire, d'immoler une vache.

Le roi et ses officiers répondent en choeur à chaque salutation. Après quoi le patriarche se lève, salue par leur nom quelques assistants et va s'asseoir sur sa natte. Ces salamales sont réédités par tout individu désirant prendre la parole.

Aussitôt le traditionnel *kola* de la bienvenue apporté, le maître de céans récite des paroles cabalistiques ; mais notre

catéchiste le prie de s'arrêter, car nous ne voulons pas d'un fruit offert aux idoles.

“ — Celui-ci ne vous est point destiné ”, répond le roi, et il continue l'oraison, en balançant son bras droit vers les quatre points cardinaux.

La cérémonie terminée, il le distribue à son entourage.

On nous en apporte un autre, un naturel. Le *kola* est un fruit astringent et d'un goût désagréable; mais il sert à la fabrication d'un vin tonique très estimé.

\* \* \*

Nous demandons un billet de logement.

N'a-t-on pas le courage de nous offrir une case en construction: quatre murs sans toit! On poussera la générosité jusqu'à étendre quelques nattes.

Nous refusons.

Finalement nous trouvons à nous installer dans une cambuse abandonnée.

Détail à mentionner: les singes pullulent au sein de la cité et leurs gambades divertissantes apportent une agréable diversion à nos préoccupations. Malheureusement la chasse de ces animaux est interdite; interdite aussi, dès lors, la manducation de leur viande. Quel dommage!

Faut-il l'avouer cependant?... Au premier coup de fourchette planté dans la chair d'un quadrumane, on se sent arrêté comme par un scrupule. Si elle était vraie, l'opinion de certains philosophes de la docte Europe qui prétendent que nous descendons de ces grimpeurs!... Mais, afin de ne pas exciter les rires des Noirs qui ne comprendraient pas

une hésitation prolongée, qui comprendraient encore moins une pareille histoire, on y va franchement, et l'on expérimente une fois de plus la vérité du vieux dicton : il n'y a que le premier pas qui coûte !

Le lendemain, de très bonne heure, nous célébrons la sainte messe.

Deux lanternes vénitiennes donnent à la cérémonie un air de fête en évoquant le souvenir enchanteur de la messe de minuit. C'est la toute première messe célébrée à Oshisha, car nul autre messager de la paix n'a foulé ce sol avant nous ; c'est donc en quelque sorte la prise en possession par le divin Rédempteur de ce nouveau fief, entièrement assis encore, hélas ! “ dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ”.

Vers sept heures, nous sommes convoqués à un grand meeting, afin d'exposer devant l'aéropage le but de notre venue. Le Conseil municipal est au complet. “ Conseil municipal ”, non ! Ce mot est impropre, car les vieillards que vous voyez-là, assis gravement sur une natte, le chef couvert d'un bonnet multicolore identique, ne sont point élus par le suffrage universel ; ils doivent au privilège de l'âge l'honneur de former le conseil royal, le collège des Anciens. Ils ont la charge insigne d'assister le souverain de leur expérience et de leur sagesse.

Les Noirs ont un grand respect, une profonde vénération, une sorte de culte pour les vieillards, tant du moins qu'ils sont encore un peu valides. Les anciens sont tout le rouage de la machine sociale, dans ces nations où rien n'est fixé par l'écriture. Les anciens ont le dépôt des traditions où les générations nouvelles doivent apprendre les faits et gestes de leurs aînés ; les anciens c'est l'Académie précisant le sens

des mots ; les anciens, c'est le Corps législatif veillant à l'application des lois.

Qu'il nous soit permis de signaler deux de ces lois, absolument théologiques : l'une sur l'indissolubilité du mariage, l'autre, sur l'empêchement de consanguinité.

Le mariage existe au sein même des familles polygames. La première épouse d'un chef a pour marque distinctive une ficelle aux pieds ; à cause de cela aussi il lui est défendu de porter un fardeau sur la tête, à la manière des profanes, elle doit le charger sur l'épaule. Seule, la première épouse d'un roi s'entend chatouiller les oreilles du titre melliflue de reine.

Ici, la femme se vend. Son prix moyen est d'environ 12 louis. Cet usage, contre lequel nous devons nous efforcer de réagir, a cependant l'avantage d'exciter les jeunes gens au travail. Deux conjoints ne se croient sérieusement liés par le noeud conjugal qu'après l'amortissement de cette dette matrimoniale. Si l'épouse vient alors à divorcer, elle sera contrainte, *manu militari*, à réintégrer le foyer marital, à moins toutefois que sa famille ne consente à rendre l'argent reçu.

Quant à l'empêchement de consanguinité, il n'existe pas aux seuls 3e et 4e degrés ; tous les descendants du même arrière-grand-père connu ne peuvent s'allier ensemble. Leur demande-t-on le pourquoi de ce *veto* dirimant, les vieillards de répondre : " Ceux qui ont commis le sacrilège d'enfreindre cette loi n'ont pas été heureux ! "

\* \* \*

Mais, après cette longue digression, il est temps de revenir à notre audience.

Donc nous exposons devant le noir aréopage le but de notre visite. Nos considérations terminées, le monarque reprend notre discours point par point avec force gestes, demandant à ses familiers s'ils ont bien compris. Tous les courtisans approuvent en chœur avec un ensemble parfait.

Puis l'un des vénérables se lève, fait la révérence prescrite et entame une harangue interrompue pour lancer à la face du roi cette salutation flatteuse *o bou efi* (il tue des vaches).

Les allocutions succèdent aux allocutions; c'est un vrai charme de les entendre, car sans avoir étudié l'art oratoire, les naturels sont d'une éloquence consommée bien supérieure à celle de tribuns européens très en vogue.

\* \* \*

Amadoué par un couvre-chef avec trois couleurs, le guide nous pilote ensuite à travers la ville. Ce bon vieux a tout l'air d'un mendiant avec sa besace sur l'épaule et son grand chapeau de feutre enfoncé jusqu'aux oreilles.

Après un quart d'heure de marche nous atteignons le quartier principal. Alors commencent les "boulevards". Ils s'allongent à perte de vue, plus larges que la Cannebière, et il ne faut pas moins d'une heure pour arriver à l'autre extrémité d'Oshisha la Grande.

Les maisons très spacieuses sont divisées en plusieurs compartiments, un pour chaque groupe, car à l'époque du mariage, loin de désertir la maison paternelle, les enfants

resfent sous le toit qui les a vus naître. Toute la maisonnée loge derrière une seule porte, jusqu'à ce que la ruche soit ultra pleine ; alors seulement l'aîné de la famille ramasse ses dieux lares et va essayer ailleurs.

Comme les fermes sont très éloignées, les cultivateurs y séjournent plusieurs semaines, jusqu'à trois mois.

\* \* \*

Toute la *smala*, hommes, femmes, enfants, chèvres, poules s'empilent alors dans une minuscule arche de Noé, et la voilà glissant sur l'onde, bercée par un chant monotone.

Parfois tout un village émigre à la ferme. Avant de s'embarquer, les citoyens arrachent toutes les dents de leurs chèvres pour les rendre incapables de causer des dégâts dans les plantations pendant leur absence, de croquer le maïs ou les ignames. Ici pas de loi Grammont.

Le Noir est naturellement cruel et sa cruauté ne s'exerce pas seulement sur les animaux. Quoi de plus barbare par exemple que l'opération du tatouage ? Ecoutez plutôt.

Le patient, un tout petit bébé, est étendu les bras en croix. On s'assied sur ses mains ; la marqueuse — car ce travail est l'apanage du sexe faible — la marqueuse se met à cheval sur ses pieds pour les maintenir immobiles, la charcuterie commence. Avec un " bistouri " aiguisé, elle taille jusque sur les paupières, jusque sur le bout du nez. Le sang coule en abondance. La chirurgienne le râcle de temps en temps, puis elle le frotte d'une matière ineffaçable ressemblant à la suie. Le bambin pousse des cris à fendre l'âme. Mais on lui met du poivre dans les yeux quand il se démène

trop, en le menaçant d'augmenter la dose s'il n'est pas " gentil " ! Il est bien obligé d'étouffer ses sanglots le plus possible, s'il ne veut pas ajouter au supplice des coups de couteau un second supplice. Et pendant ces souffrances horribles les mamans sont là, dirigeant l'opératrice, demandant, exigeant qu'elle coupe encore ici, puis là, afin de le rendre bien joli. Les dessins terminés, on relève le pauvre enfant; ses jambes flageolent, tout son corps tremble, secoué par des convulsions fiévreuses.

Avant l'arrivée des Européens, lorsque les guerres de village à village étaient fréquentes, cette pratique barbare avait une utilité nationale, celle de reconnaître l'ennemi, celle de ne pas se tuer entre frères au jour des combats, le costume guerrier des uns et des autres étant " sensiblement " de la même nuance. Mais dans les régions où le blanc a pris pied, cet usage a pour mobile, actuellement, la coquetterie.

Où l'amour de la mode ne va-t-il pas se nicher ! Il n'est pas rare que de grandes personnes, dont le tatouage n'est plus assez apparent, s'étendent d'elles-mêmes sur la table d'opération, c'est-à-dire sur la terre nue, les bras enlacés autour d'une aide, avec pour toute anesthésie les rires des spectateurs quand les grimaces sont par trop vilaines.

Les missionnaires ont voulu enrayer ce mal; hélas ! leurs efforts n'ont pas été couronnés de grand succès. Seul, le gouvernement protecteur de la colonie pourrait édicter efficacement, à l'heure actuelle, une loi d'hygiène publique interdisant le tatouage. Cette opération est, en effet, la cause de nombreuses maladies.

• • •

... Bref, nous allons voir le chef No 2. Par son ancienneté, il a des droits indiscutables à la couronne, mais la tradition n'a pas souvenance qu'un natif de son faubourg ait jamais été hissé sur le trône. Alors il a fait schisme avec un certain nombre de citoyens que d'une paternelle façon il appelle ses enfants.

Nous recommandons devant lui la leçon de catéchisme au moyen de l'interprète. En s'adressant au chef souverain on a surtout en vue d'instruire la foule des curieux, car la loi chrétienne est moralement impossible à observer pour ces roitelets qui tous peuvent redire en petit l'aveu de Louis XIV : " Quand on fait tout ce que l'on veut, il n'est pas aisé de faire uniquement ce que l'on doit. "

Notre inspection de la ville finit vers quatre heures seulement, et nous avons parcouru les seules grandes artères.

Fort mécontents que nous ayons pénétré le mystère de leur capitale, les indigènes parlent de nous expulser à coups de fusil. Quoi d'étonnant puisque, il y a quelques mois, ils ont failli lyncher l'administrateur qui n'a dû son salut qu'à la rapidité de sa bicyclette !

On commence par la famine. Point d'ignames ! rien à manger !

Alors " secouant la poussière de nos pieds nous dirigeons nos pas vers les lieux plus cléments ". Averti sans doute aussitôt par la police secrète, le monarque a déjà envoyé chercher une pirogue afin de nous mettre dehors. Tout de même, nous n'avons pas lieu aujourd'hui d'être fiers de nos paroissiens !

\* \* \*

no  
bie  
tre  
à c  
mèr  
A  
ville  
rieu  
conc  
emm  
Le  
il pa  
appel  
leurs  
blanc  
les m  
s'enfu  
la tan  
basse  
Nou  
nos pa  
lontier  
Alor  
"  
"  
"  
"  
"  
réunion



Par un chemin montant, tortueux, malaisé, nous cheminons vers le village d'Olo. Les ténèbres nous environnent bien vite. Les herbes couvrent le sentier; le pied butte contre des racines ou des troncs d'arbre, des branches viennent à chaque instant nous gifler le visage. En avant, quand même ! c'est pour le bon Dieu !

A huit heures seulement nous faisons notre entrée en ville, et quelle entrée ! Les anciens se réunissent mystérieusement et le peuple essaie à distance de se faire une conception de cette grande poupée qu'est un Européen, emmaillotté des pieds à la tête.

Le Blanc est le croquemitaine de ces endroits; aussi n'est-il pas rare, en traversant les rues, que les mamans nous appellent pour servir d'épouvantail aux enfants et apaiser leurs cris: " Si tu continues, je te mènerai chez l'homme blanc!", tout comme chez nous on fait peur aux débés en les menaçant de l'homme noir! Souvent même des adultes s'enfuient à notre approche: " Un Blanc!" et ils prennent la tangente dans la brousse, en lâchant parfois leur calebasse ou leur fagot de bois au milieu du chemin.

Nous attendons à la belle étoile pendant " l'examen de nos papiers ". Le vieux chef a peur de nous recevoir. Volontiers il nous inviterait à chercher fortune plus loin.

Alors notre guide entame un discours :

" — Avez-vous un second chef ?

" — Oui, nous avons un second chef.

" — Avez-vous un capitaine de guerre ?

" — Oui, nous avons un capitaine de guerre.

" — Avez-vous un crieur public chargé d'appeler aux réunions ?

“ — Oui, nous avons un crieur public.

“ — Avez-vous un individu qui le suit ?

“ — Oui, nous avons cet individu.

“ — Eh bien ! si vous avez un second chef, un capitaine de guerre et deux crieurs publics, vous devez trouver une maison pour les Envoyés du Grand Esprit. ”

L'argument est sans réplique, et bientôt enfin on nous conduit dans une maisonnette.

“ — A genoux, les enfants ! ”

Et la prière si recommandée par l'Eglise, la prière en famille commence, car la famille du missionnaire, ce sont bien les pauvres gens pour lesquels il a quitté ses parents selon la nature. Oh ! comme elle est poétique, cette prière du soir, dans un bourg perdu de l'immense Afrique : “ Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ! Que votre règne arrive ! ” Puis, l'oraison se termine par un souvenir aux bienfaiteurs de là-bas, un souvenir à tous ceux qui nous font des “ cadeaux ”, c'est-à-dire permettent aux messagers de la parole de vie d'agrandir toujours davantage le champ où elle se fait entendre.

\* \* \*

Le coq chante le réveil avant quatre heures.

Poétique également la prière du matin autour du feu de bivouac !

A 10 heures, nous arrivons à Nsoukwa, petite ville d'environ 6,000 habitants comme Ichago. Là, on s'arrête le temps de boire un peu d'eau, d'avalier quelques biscuits. Ces biscuits, si dédaignés autrefois durant le service mili-

tair  
croc  
L  
tam  
rout  
nor  
Il s'  
à-dir  
timè  
les tr  
la me  
No  
l'heu  
rue.  
Le  
house.  
dans k  
gentle  
de nou  
ment à  
Néar  
notre p  
logea t  
Quelqu  
dans so  
siffler v  
régime é  
les mo  
frayante

taire, aux jours des plus fortes manoeuvres, comme on les croque à belles dents aujourd'hui !

Le chemin serpente d'abord sous des arbres géants qui tamisent les rayons du soleil. Puis, nous arrivons à une route semée de traverses sur lesquelles on fait glisser d'énormes billes d'acajou numérotées. Quel travail de forçat ! Il s'agit d'amener ces blocs jusqu'à la crique voisine, c'est-à-dire de les faire avancer petit à petit, centimètre par centimètre, durant près de deux kilomètres. La voie fluviale les transportera ensuite jusqu'à la grande eau salée, jusqu'à la mer.

Nous faisons notre entrée à Ejéma en plein midi, à l'heure où il n'y a que des chiens et des Français dans la rue.

Le Directeur des chantiers d'acajou a élu domicile au *reit house*. Il nous invite aussitôt à sa table. Nous nous gardons bien de décliner l'offre. Vive l'entente cordiale ! Ce gentleman nous remplit même les poches de victuailles afin de nous remercier efficacement de l'avoir reçu fraternellement à Ibouzo. Morale : un bienfait n'est jamais perdu.

Néanmoins, un voile de tristesse assombrit le repas, car notre pensée se reporte vers son malheureux associé qui se logea tout récemment une balle de revolver dans la tête. Quelques chagrins concentrés avaient mis beaucoup de noir dans son ciel. Sa seule nourriture durant huit jours fut de siffler whisky sur whisky. La conclusion naturelle d'un tel régime était le suicide. Sous les tropiques, tout est exagéré ; les moindres événements atteignent des proportions effrayantes. Que de coloniaux, remplis de bonne volonté au

départ, auraient évité des excès lamentables s'ils avaient été plus fidèles à leur vieille mère !

\* \* \*

Jusque-là nous avons voyagé avec pour toute carte le soleil, avec pour tous renseignements ceux recueillis au jour le jour le long du chemin. Nous entrons dans la zone des régions connues; maintenant, enfin, nous n'allons plus à l'aveugle.

Nous serons dimanche à la station nouvellement fondée d'Agbo Oukou; nous célébrerons la sainte messe dans cette paroisse la dernière née du Haut-Niger.

Cette façon d'agir est tout à fait contraire aux antiques usages des Noirs. Ces messieurs, en effet, allaient seulement d'une ville à l'autre; là, un jour de repos ou deux, le temps d'être connus. Il était absolument interdit de traverser une agglomération de cases sans y dormir au moins une fois.

Comme c'est long, une marche de deux heures et demie, sans rencontrer un seul gîte, quand déjà surtout on a voyagé six heures durant ! Ici, pas de maison isolée, bien que les villages soient très distants les uns des autres; toujours la forêt vierge. Aussi les indigènes doivent-ils souvent faire une heure de chemin et davantage pour atteindre leur ferme, un coin de brousse où ils ont abattu et brûlé tous les arbres à l'exception des palmiers, et vers lequel ensuite ils reviendront sept ans après seulement, car il faut donner à la terre un long point d'arrêt.

“ A  
malgré  
fonctio  
de mag  
Le 16  
le récor  
geant à  
Dura  
encore à  
seconde  
palme.

A voi  
douterait  
1906.

Le rési  
voulu sec  
pays de li  
méconten  
Il se défer  
gauche et  
mais, une  
rent sur lu  
Cet assa  
donné, la S  
ment des a

• • •

“ Agbo Kiti : une nuit de repos, buffet ! ” Nous devons, malgré la fatigue, mon confrère et moi, remplir encore les fonctions de fourrier, rôle assez difficile vu l'absence totale de magasin.

Le 16 janvier, nous nous mettons en route sans avoir reçu le réconfort eucharistique, la longueur de l'étape nous obligeant à partir tôt.

Durant une bonne heure, nous marchons à la lanterne, encore à moitié endormis. Première pose au village d'Outé, seconde à celui d'Owa, avec accompagnement de vin de palme.

• • •

A voir les mines sympathiques des habitants, on ne se douterait guère du drame qui s'est déroulé près de là en 1906.

Le résident, un catholique, uniquement coupable d'avoir voulu secouer le *farniente* de ses administrés en dotant le pays de larges routes, fut assiégé un soir par une bande de mécontents. Au premier assaut, on lui cassa le bras droit. Il se défendit alors en manoeuvrant son revolver de la main gauche et tint l'ennemi à distance jusqu'à la dernière balle ; mais, une fois ses munitions épuisées, les bandits se ruèrent sur lui et l'écrasèrent.

Cet assassinat mit le feu aux poudres. Le signal était donné, la Société secrète des Ekoumekous recrutait impunément des adeptes. “ Mort aux Blancs ! ” telle était leur de-

visé. Les insurgés marchèrent crânement à la rencontre de l'armée anglaise qui, d'Assaba sur le Niger, se dirigeait sur Agbo Oukou par la route du télégraphe. Disséminés en tirailleurs dans la forêt, ils lui infligèrent des pertes terribles. Ils durent cependant battre en retraite vers le soir. Que serait-il advenu s'ils avaient eu à leur tête un capitaine intelligent et si la victoire avait souri à leurs armes ? C'était l'extermination complète des Européens. On voit encore sur les poteaux télégraphiques des traces nombreuses de balles.

\* \* \*

Soudain, au détour de la route, un magnifique panorama s'offre à nos regards émerveillés. Au bas de la descente une rivière roule tranquillement ses eaux limpides : de l'autre côté, à flanc de coteau, au milieu d'une verdoyante prairie, sont coquettement assises les habitations du résident, du capitaine et du docteur.

C'est dans ce parc immense qu'eut lieu, devant les chefs des alentours en grande tenue, rangés derrière une haie de soldats, baïonnette au canon, la pendaison des cinq individus les plus compromis dans le meurtre ci-dessus raconté. Quatre autres condamnés à mort avaient vu leur peine commuée en la déportation.

Avertis officiellement, deux Pères eurent la consolation d'instruire les condamnés et de verser sur leur front l'eau baptismale.

“ Je suis innocent, disait l'un des condamnés à mort, et Dieu qui scrute le fond des cœurs saura bien me récompenser. ”

Pas  
du su  
tants,  
et le p  
répété  
tion, t  
que l'  
priez p  
de notr  
mourir  
Quan  
les deu  
nous av  
gne. ”  
me des  
Il y a  
endroit  
pour vol  
dépêche  
bonheur  
moments.

De bon  
agitant fr  
ce divin d  
formée en  
élève de la  
Ce jeune  
cal à notre  
cabane pro

Pas de guillotine. On adapte un manchon sur la figure du supplicié, on le fait monter sur une porte à deux battants, on lui glisse la corde autour du cou, la trappe s'ouvre, et le pendu est précipité dans le vide. Cette opération est répétée cinq fois de suite. Les Pères assistèrent à l'exécution, tenant en main l'image du Grand Supplicié. Pendant que l'un d'entre eux égrène le rosaire: " Sainte Marie, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort... ", l'autre donne à celui qui est en train de mourir une absolution suprême.

Quand tout fut fini, l'officier (protestant) s'avança vers les deux prêtres et les remercia chaleureusement. " Vous nous avez, dit-il, singulièrement facilité notre triste besogne. " De fait, les condamnés ont marché au supplice comme des agneaux conduits à l'abattoir.

Il y a quelques semaines encore, on a exécuté à ce même endroit huit individus coupables de multiples assassinats pour vol. Parmi eux se trouvait un roi. Mais cette fois, la dépêche n'est arrivée pas assez tôt, et aucun Père n'eut le bonheur d'assister les malheureux à leurs sombres derniers moments.

\* \* \*

De bonne heure un enfant parcourt les rues au galop en agitant frénétiquement une sonnette. Nous célébrons l'office divin dans l'école du gouvernement, aujourd'hui transformée en église, grâce à l'instituteur en chef, un ancien élève de la mission de Quita (Côte-d'Or).

Ce jeune homme a eu la délicatesse de mettre ce vaste local à notre entière disposition car le catéchiste loge dans une cabane provisoire ouverte à tous les vents.

“—C'est mon devoir, dit ce maître d'école, d'offrir l'hospitalité aux missionnaires de passage.”

Très instruit, jouant de l'harmonium à ravir, élevé à l'européenne, il a un grand désir de devenir prêtre et sait déjà un peu de latin. S'il a quitté son pays natal, c'est afin de gagner de l'argent pour fonder une nouvelle station avec ses économies. Ses appointements sont de huit livres sterling chaque mois, c'est-à-dire la somme de 2,400 francs chaque année, alors qu'il lui suffit de quelques shillings pour vivre.

Derrière l'autel, un morceau d'étoffe rouge porte écrite en lettres d'or l'invitation du Macédonien à saint Paul : *Transiens, adjuva nos!* (passe ici, viens à notre secours). Oui! daigne Notre-Seigneur passer ici souvent par l'intermédiaire de son apôtre; puisse-t-il même un jour y fixer sa demeure eucharistique !

Agbo Oukou est une magnifique position au centre d'une couronne de grandes villes avec des routes qu'on dirait faites sur commande, pour la bicyclette. Issélé, Agbo Kiti, Outagba, et beaucoup d'autres agglomérations sont à une journée de marche seulement. Obiaza, Sape'li, Bénin, de l'autre côté, sont à un jour de bicyclette... Bénin, la capitale qui, pour la tribu Ibo, était le bout du monde; Bénin dont toutes les autres cités étaient tributaires. “Celui qui lave le dos du roi de Bénin, dit un proverbe local, ne sera pas pauvre!” Ce qui signifie qu'il y a toujours à gagner dans la fréquentation des riches.

L'après-midi est consacré, comme le matin, à la visite des gens. Nous arrivons bientôt à un endroit où toutes les cases y compris les temples fétiches, ont été incendiées.

L'ac  
quitter  
deux c  
de ses  
ne plus  
non ser  
mais il  
gime.  
jusqu'a  
fractair  
De gros  
ensuite  
Les siui  
rent des  
à loger c  
Ailleu  
clouait a  
on lui en  
pâture an  
une tête  
elous.  
Quel ce  
soirée mu  
fantine !  
Très Sain  
chaque di  
enlevants  
tive comm  
Quelque  
les spectat



L'administration locale avait ordonné aux habitants de quitter la ville et d'aller s'installer à une heure de là, des deux côtés d'une route près de la rivière, c'est-à-dire près de ces établissements. On voulait ainsi forcer les naturels à ne plus vivre isolés, mais côte à côte en agglomération. Or, non seulement ils tinrent cet ordre pour nul et non avenu, mais ils continuèrent à construire comme sous l'ancien régime. Mais un beau jour, un bataillon de soldats, armés jusqu'aux dents, envahit la portion de la ville la plus réfractaire et tout bonnement mit le feu aux toits de chaume. De grosses flammes, un peu de fumée et quelques minutes ensuite des centaines de personnes se trouvaient sans abri. Les sinistrés ne se troublèrent pas pour si peu ; ils étendirent des branches de palmiers sur les murs et continuèrent à loger dans les mêmes habitations.

Ailleurs, on nous montre un gros arbre contre lequel on clouait autrefois des victimes. On y attachait le patient ; on lui enfonçait un clou dans la tête et on le laissait ainsi en pâture aux oiseaux de proie. L'année dernière on y voyait une tête humaine ; aujourd'hui, il reste seulement cinq gros clous.

Quel contraste entre cette barbarie d'hier et la délicieuse soirée musicale donnée en notre honneur par la chorale enfantine ! Tout d'abord, à défaut de la bénédiction du Très Saint-Sacrement, nous récitons le chapelet en coupant chaque dizaine d'un cantique en langue ibo sur les airs si enlevants des processions de Lourdes. Puis la partie récréative commence.

Quelques feux de bengale et quelques fusées émerveillent les spectateurs. Entre temps nous distribuons des images

comme souvenir. Les écoliers exécutent alors de nombreux morceaux : monologues, chansonnettes, dialogues, choeurs, avec un ensemble et un art surprenants. On se croirait absolument à une distribution de prix en France.

Puissent tous ces enfants qui chantèrent ce soir en l'honneur des ministres de Jésus-Christ, en être récompensés en chantant un jour ses propres louanges, après avoir été marqués au front du signe des élus !

\* \* \*

Un mot sur les avantages de la bicyclette.

Partis trois quarts d'heure après la colonne, nous arrivons trois heures et demie avant les deux catéchistes qui ont marché à une forte allure, laissant loin derrière eux les porteurs.

Nous avons brûlé en deux heures et demie les 40 kilomètres séparant Agbo Oukou d'Issélé.

Issélé est la seconde station de notre Préfecture ; elle est dotée d'une église sous le vocable de l'Apôtre des nations et d'une résidence.

Dans l'après-midi nous poussons une pointe jusqu'à Onitcha Olona, dans le but de saluer un jeune " architecte " breton en train de construire une église en pierres.

Quelques protestants se sont convertis à Onitcha Olona. Et ils sont loin d'être les moins bons catholiques. Ce n'est pas la seule fois que la secte travaille à l'augmentation de nos rangs alors que, de notre côté, jusque là, grâce à Dieu, nous n'avons eu à enregistrer aucun transfuge. A Oubou-rouno, par exemple, où elle a cependant une école et où

nous  
est de  
noyau  
assiste  
Mais  
nage in  
nistres  
trois ar  
car la g  
s'enfuit  
coutume  
difficile  
résultat  
Quelle a  
sans avo  
Il s'ap  
" fini "  
plante ur  
Un duel  
seur aura  
camarade  
hasard un  
morceau d  
de la forê  
oeil et le  
point la si  
deux grand  
Le délaisse  
veillent tou  
distinction

nous n'avons pas même un pied-à-terre, un de ses disciples est devenu apôtre, et chaque dimanche maintenant un bon noyau de catéchumènes fait trois heures de marche pour assister aux offices à Oguaschi.

Mais la conversion la plus éclatante est celle du personnage influent d'Assaba qui céda jadis du terrain aux ministres de Luther nouvellement débarqués. Il y a bientôt trois ans, ce chasseur émérite tira une nuit sur un léopard, car la grande chasse a toujours lieu au sein des ténèbres. Il s'enfuit à toutes jambes après les coups de feu, suivant la coutume, très sage du reste, quand on a un seul fusil bien difficile à recharger et à un seul coup. Il vint connaître le résultat le surlendemain. Le fauve était couché tout du long. Quelle aubaine ! Le héros d'un tel exploit est créé chef *illico* sans avoir à traverser les grades intermédiaires.

Il s'approche, se baisse, mais l'animal n'avait pas encore " fini " de crever, et ramassant le reste de ses forces il plante un coup de griffe dans la figure de son meurtrier. Un duel s'engage, effrayant, terrible, dans lequel le chasseur aurait certainement perdu la vie sans le secours d'un camarade en saint Hubert, qui, voyant le danger, tire au hasard un coup de feu dans le tas. La balle, ou plutôt le morceau de fer qui la remplace, frappe heureusement le roi de la forêt. Le malheureux chasseur laisse néanmoins un oeil et le nez. Son stage à l'hôpital d'Assaba n'améliora point la situation. Il revint chez lui avec, dans la face, deux grands trous affreux, suintant du pus en abondance. Le délaissement serait venu sans les anges de charité qui veillent toujours, l'oreille attentive à toutes les misères sans distinction de drapeau. Très nombreux sont les pansements

à domicile faits par les religieuses avec leur doigté bien connu ; très nombreuses aussi les visites des Pères. Mais dans l'autre plateau de la balance, absolument aucun soin, aucune visite des amis de la veille, de ceux auxquels cependant il avait rendu de si manifestes services.

\* \* \*

Moins vaste que celui de l'ex-autocrate Behanzin, car il fallait trois quarts d'heure pour en décrire le contour, le palais royal d'Issélé a cependant d'énormes dimensions. Les murs d'enceinte sont lézardés ; sous le régime des Blancs, le peuple est moins docile ! Les tombeaux des ancêtres sont devant la porte d'entrée, couverts aussi de rides profondes causées par le malheur des temps. Adieu la gloire passée ! adieu le protocole ancien ! Le monarque n'a plus que 200 femmes !

Que les temps sont changés !...

A Oubouroukou, cité de 9,000 âmes, une église et la maison du catéchiste sont près d'être finies.

Nous obliquons à droite pour visiter les catéchumènes d'Oubourouno, et arrivons à Ogwaschi sur les onze heures. Réception triomphale.

Un billet laconique m'attend : " Prière de descendre au plus tôt ! "

Je file donc durant toute la soirée par le plus court chemin, laissant à droite et à gauche des localités où nous avons des catéchumènes et des chrétiens.

Ibouzo est une ville de 15,000 habitants. " Jamais, di-

saien  
missi  
Un  
Ses r  
bleme  
Alors  
tabliss  
except  
Le 1  
1889 e  
blique,  
Poirier  
des Mis  
vé, adr  
et le pr  
9 avril  
apostoli  
d'hui pi  
d'une q  
Dans ce  
l'article  
chaque a  
bien con  
mées le l  
Avec le  
panam, a  
temps en  
deux prêt  
dir encore  
Le jeun

saient autrefois aux Pères les gens d'Assaba, jamais une mission ne pourra s'y établir. ”

Une guerre eut lieu, la prise de la cité en fut le résultat. Ses maîtres imploraient grâce, prêts à tout sacrifier, sensiblement émus par les bouches de canon ouvertes sur eux. Alors le commandant en chef demanda un terrain pour l'établissement des ministres du Dieu d'amour. La croix par exception se dressa à l'ombre de l'épée.

Le premier missionnaire qui eut le courage d'y venir en 1889 et d'y prêcher la Religion nouvelle sur une place publique, devant une foule imposante de notables, fut le R. P. Poirier, actuellement Procureur général de notre Société des Missions Africaines de Lyon. Le premier baptême privé, administré par un Père de passage, se fit le 16 juin 1897 et le premier solennel, après la fondation de la résidence, le 9 avril 1901, par le R. P. Hummel, actuellement vicaire apostolique de la Côte-d'Or. Le registre compte aujourd'hui plus d'un millier de noms, avec la belle perspective d'une quinzaine de régénérations spirituelles à Pâques. Dans ce nombre évidemment sont compris les baptêmes à l'article de la mort. Cela fait donc une moyenne de cent chaque année environ pour le seul bourg d'Ibouzo, chiffre bien consolant, si l'on considère les grosses difficultés semées le long du chemin.

Avec les deux stations secondaires d'Owgaschi et d'Okpanam, avec en plus la dizaine de localités qu'on visite de temps en temps, le champ d'action est assez étendu pour deux prêtres. Nous avons l'intention néanmoins de l'agrandir encore.

Le jeune Alexandre le Grand se prit à regretter les vic-

toires de son père, car il ne lui resterait, disait-il, plus rien à conquérir. Nous, du moins, nous n'avons pas à regretter les temps apostoliques, si l'on peut dire ainsi, car elles sont immenses les étendues du territoire où n'a pas encore flotté le drapeau de la croix.

.....

Vers l'avenir ! car l'avenir pour mon confrère et moi, ce sont les villes populeuses que j'ai eu le plaisir et la douleur tout à la fois de visiter, car l'avenir pour nous c'est le nombre de villes plus populeuses encore qui existeraient par de-là les régions connues maintenant. Depuis ce voyage un missionnaire a réussi d'aller par la voie de terre d'ici à Warri, non loin de Forcados, non loin de l'Océan.

On avait eu l'intention tout d'abord d'accomplir un travail d'approche, c'est-à-dire de fonder une station dans un village intermédiaire de 6,000 habitants; mais, réflexion faite, on veut frapper un grand coup en plein coeur, on veut s'établir à 50 kilomètres d'ici, au centre de plusieurs villes dont chacune a environ 15,000 âmes. Il faudra payer les catéchistes, édifier pour eux des abris, construire des chapelles et bientôt, nous osons l'espérer, des églises.

Nous avons la ferme volonté de réaliser et de suivre notre dessein. Le Créateur de toutes choses qui sait donner aux oiseaux du ciel la becquée de chaque jour et aux fleurs des champs leur parure saura bien donner à ceux qui veulent chanter là-bas ses louanges le *foufou* quotidien et à son nouveau domaine des chalets pas trop indignes de Sa Majesté.

Il faut se hâter, car il existe en colonie anglaise un principe qui pourrait bien un jour être mis en application, à

savoir  
quartie  
versa.

Bient  
leur ten  
Dieu de  
âmes de

savoir qu'une mission catholique ne doit pas établir ses quartiers là où existe déjà une mission protestante, et *vice versa*.

Bienheureux ce jour-là les premiers qui auront dressé leur tente. C'est la course aux bénéfiques, *primo occupanti*. Dieu le veut ! En avant donc, tout pour Lui et pour les âmes des pauvres Noirs.

CHINE

PARMI LES PICS

PAR M. GERVAIX

Des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire au Kouang-tong

**I. — En avant ! — Noces d'argent ! — Incidents, accidents, paysages. — Gaïeté d'un compagnon. — Mon photographe. — Shao-Kouan, capitale du Nord et son missionnaire. — Lo-tchan, noces d'argent.**

27 juin ! C'est fait !

J'ai enfin décidé Mgr Mérel à effectuer le plus vite possible son voyage au nord de la province du Kouang-tong. Sa Grandeur ira fêter M. Barnier, jubilaire de 25 ans de prêtrise.

Elle n'emportera rien de ses effets épiscopaux, pas même sa houlette d'or, vu que le pasteur visitera le *pasteur*, non le troupeau.

Or  
C'  
nous,  
teron  
se no  
vogue  
riz, su  
tam, t

Je f  
jet de  
On r  
lier qui  
C'est  
vous pa  
Il est  
de ces :  
l'exquis  
cris stric  
le plaisir  
fumeuse,

Nous v  
salades et  
ailleurs, e  
lui fait d



On part.

C'est un dimanche; et, malgré la sainteté de ce jour, nous, les ministres de Dieu qui se reposa, nous nous précipiterons tout à l'heure vers la " monstrueuse ferraille " qui se nomme chemin de fer (*railway*) Canton-Hankeou, et voguerons à toute vitesse parmi les ondoyantes plaines de riz, sur les rives bornées de pins et de rochers, jusqu'à Yun-tam, terminus de la ligne (à 90 kilomètres de Canton).

\* \* \*

Je fais grâce aux lecteurs de toute description de ce trajet de trois heures.

On ne décrit pas, dit en substance M. Despréaux, l'escalier qui va au grenier.

C'est aussi l'avis de mon compagnon, M. Robert, dont je vous parlerai bientôt.

Il est toutefois opportun de signaler aux futurs touristes de ces régions, la belle tenue du train Canton-Hankeou, l'exquise politesse des Célestiaux employés aux gares, les cris stridents des locomotives de " l'oncle Sam ", et surtout le plaisir d'avoir laissé derrière soi Canton, cette Babylone fumeuse, narcotique et bigarrée.

\* \* \*

Nous voici à Yun-tam, marché populeux, où l'on vend salades et concombres, tafetas et cochonnailles, tout comme ailleurs, et qui me paraît un peu surpris de l'honneur qu'on lui fait d'un " chemin de fer ".

Vite on *affrète* une barque pour cinq, et nous voilà pendant trois heures accroupis, en route d'arroyo, pour aboutir au Pé-Kiang (fleuve du Nord).

On devait, en effet, rejoindre le grand fleuve à la nuit.

\* \* \*

Un brave chrétien, qui fait l'entreprise d'un tronçon de ligne, voulut bien nous héberger, dans sa *hutte* improvisée, et nous y jouâmes même d'une hospitalité opulente. Phonographe, crème à la glace, épaules de mouton et fruits, rien ne manqua.

Pas même le rêve enchanteur du sommeil, et vers minuit le grondement sublime du tonnerre, puis une pluie de déluge à couvrir le mont Ararat.

L'aurore vint, inondée de lumière, et après une invocation à l'Etoile des Mers, nous prîmes pied sur le pont d'une chaloupe d'où Monseigneur d'Orcisto, M. Robert et moi, pûmes à loisir admirer, au cours de ce voyage à la vapeur tous les détails panoramiques reproduits par les photographies ci-jointes.

J'avais, en effet, emmené mon photographe, un artiste qui malheureusement n'a pu réussir qu'une partie de mon programme.

Il y a, chers lecteurs, dans cette région de la province de Canton des sites exceptionnellement originaux qui enchanteraient de médiocres imaginations. J'ai dû faire effort pour cesser de les regarder.

\* \* \*

Le  
par u  
fleuve  
tes ta  
s'écha  
Mai  
ment  
niches  
grimpe  
riverai  
C'es  
tour de  
traîner  
des pêc  
On n  
chacébé  
ni par  
ours en  
meaux,  
près; n  
ciel, des  
buffle a  
pêcheur  
tes, et d  
l'aspérit  
l'on cret  
et d'hom  
cailloux,  
Alors  
l'esprit  
instant d

Le " fleuve du Nord " est, selon l'expression consacrée par un géographe éminent de la Chine, un " large et beau fleuve ", qui a souvent des colères bleues, mais impuissantes tant qu'il coule au fond d'un lit-ravin d'où il ne peut s'échapper.

Mais même encore essayait-il parfois de s'enfler tellement qu'il s'infiltrait alors aux parois des roches élevées où nichent serpents et hiboux ; qu'il va *les larmes aux yeux* grimper en pèlerin jusqu'au pied des autels de la pagode riveraine et y troubler de ses plaintes le sommeil des bonzes.

C'est un peu le Nil des déserts, qui répand ses eaux autour des roches déchiquetées et des tombeaux solitaires, entraînant le cadavre des pins et des banyans à côté de celui des pêcheurs.

On ne voit pas sur ses bords, comme sur ceux du Meschacébé, des arbres de toutes couleurs et de toutes formes, ni par milliers des lianes où se jouent des écureuils, ni des ours enivrés de raisin chancelant sur les branches des ormeaux, ni des cardinaux de feu grim pant au haut des cyprès ; mais seulement des pointes affreuses qui défient le ciel, des versants dénudés où broute au fond des ravins le buffle affamé d'ombre et de verdure, quelques barques de pêcheurs, des milans, des piétons rares qui paraissent tristes, et de loin en loin, quand le génie humain a pu vaincre l'aspérité de ces parages, d'immenses déchirures du roc, où l'on creuse des tunnels, où une foule grouillante de femmes et d'hommes de peine transporte des matériaux, morcelle des cailloux, démolit et édifie.

Alors cette vision du travail et de l'activité repose un peu l'esprit fatigué par tant de solitude et votre oeil cesse un instant de rêver.

C'est qu'en effet la main de l'homme détachant une à une chaque fibre inerte de l'ouvrage du Créateur, en compose un nouvel assemblage qui transforme le spectacle de l'antérieur idéal et vous ramène pratiquement à l'observation des réalités.

Mais de cette transformation des choses créées, de ce passage, pour ainsi dire, de la matière à la forme, se dégage aussitôt dans l'esprit l'idée précise du plan divin qui détermine les lois du progrès, et qu'exécute, malgré sa petitesse, le génie humain.

\* \* \*

Tout est grandiose dans la Création, à ne considérer que la nature, et vous restez dans l'admiration devant un brin d'herbe, une sensitive, une source qui jaillit d'un rocher, un colibri ; vous vous penchez effrayé sur un abîme et vous vous troublez devant la gigantesque masse d'un Himalaya ; mais combien plus sereine est la vue d'une nature brute enjolivée par l'art !

Dieu fit le Nil et les déserts, mais presque aussitôt le descendant de Cham mit à côté les Pyramides ; au rocher qui dominait Athènes s'ajouta le Parthénon ; et la langue des hommes, primitive et grossière au sortir de l'Eden, se diversifia, se colora dans la multiple ciselure des poésies.

Et c'est ainsi qu'au bruit des marteaux et des coups de pics, j'admiraï tout à l'heure ces foules d'hommes jaunes qui, en déchiqetant leur sol éternellement vierge, en embellissant ces rives désertes et dépeuplées, aplanissent les voies de l'avenir.

Et  
nous a  
rençon  
Nou  
hâtâme  
voyage  
A la  
voile, e  
derrière  
râtres e  
Disor  
notre re  
embarec  
Ce pe  
ques mo  
jusqu'à  
closes bi  
De loi  
rame fir  
oublier  
et les em

(<sup>1</sup>) V. I

(<sup>2</sup>) Brill

L'homme se fait servir par l'aveugle matière.  
Il pense, il cherche, il crée ! A son souffle vivant  
Les germes dispersés dans la nature entière  
Tremblent comme frissonne une forêt au vent <sup>(1)</sup>.

Et notre chaloupe allant aussi vite que mon imagination,  
nous arrivâmes à Yug-Tak <sup>(2)</sup>, première ville murée qu'on  
rencontre et où devait stopper le capitaine.

Nous remerciâmes ce dernier de ses services, et nous nous  
hâtâmes de louer une barque pour continuer le restant du  
voyage jusqu'à la capitale voisine, Shao-Kouan.

A la nuit tombante, notre nouveau pilote put mettre à la  
voile, et grâce à une brise du Midi, nous laissâmes bien loin  
derrière nous la cité de Yug-Tak, avec ses forteresses noi-  
râtres et aiguës qui dentelaient ce soir-là le bleu étoilé.

Disons vite qu'un jeune confrère, M. Périe, était venu à  
notre rencontre, et nous l'avions avec joie reçu dans notre  
embarcation.

Ce petit Breton de Vannes, venu en Chine depuis quel-  
ques mois, berçait de ses récits notre captivité sur l'eau,  
jusqu'à ce qu'un sommeil attardé sur nos paupières mi-  
closes brisât l'allure soutenue du conteur.

De loin en loin, le clapotement des ondes et les coups de  
rame finissaient par assoupir les passagers et à leur faire  
oublier dans des songes orientaux les fatigues du jour  
et les embûches de la nuit.

\* \* \*

---

(1) V. Hugo.

(2) Brillante vertu.

Avant que le coq des riverains n'eût salué l'aurore du 29 juin, M. Robert, était debout, prenant plaisir à folichonner en paroles et en actes, après avoir dit sa prière.

Ce fils du Velay, qui, comme moi, dès l'enfance, parla le dialecte des champs et non celui des *Quarante*, ne l'a point oublié. Voici quelques échantillons de sa conversation de l'aurore, que je traduis ici pour l'intelligence des lecteurs et lectrices qui ne sont pas du Languedoc :

“ — Bonjour, Régis !... ”

“ — ?..... ”

“ — Lève-toi donc, engourdi !... ”

“ — ?..... ”

“ — Viens voir le paysage, un pic ; une vieille qui est laide, bonne pour la photographie, pour les *Missions catholiques*, viens la voir sur la rive ; elle lave, comme Nausicaa aux bras blancs, les guenilles du fils des filles de ses fils, lève-toi !... ”

Et, déjà excité par l'appât de voir un nouveau pic, taillé d'ailleurs en tous sens par le pilote qui cherchait une amarre égarée sous mes côtes, je me redressais en offrant à Dieu le sacrifice du sommeil ; et, longeant à pas de loup la couchette des deux autres compagnons endormis, je venais causer avec mon *coq* dans le même langage de nos pères.

Et, tous deux, pênchés comme des gargouilles sur la nappe bleue de l'onde, tout en nous débarbouillant et en livrant au souffle du matin nos moustaches échevelées, nous achevions l'étourdissante série des réflexions que nous suggéraient la fraîcheur de l'eau, le voisinage des dormeurs et l'impression accidentelle des paysages...

Cependant que le soleil étincelait déjà et que ses rayons

bla  
que  
de  
qu'  
en  
mit  
rep  
U  
née

....  
A  
maît  
larm  
bord  
et l'a  
de p  
des f  
Et  
pée,  
de er  
Et  
qui a

blanchissaient l'aspérité chevelue des pitons et des pins, que nos matelots, s'égosillant, gaffaient tous les buissons de la rive pour imprimer plus de vitesse à l'embarcation, et qu'enfin une multitude d'esquifs et de galères sillonnaient en tous sens la rivière commerciale et poissonneuse, le marmiton du bord, domestique de Sa Grandeur, préparait le repas des voyageurs.

Une fois pour toutes, laissez-moi vous établir sur des données authentiques, le menu ordinaire de nos galas :

Bouillon à l'oignon,

Capilotade de rognon et de surlonge de porc,

Rogaton d'anguille au kari, Ravigote de tortue au riz,

Bufflon à la crapaudine, Oeufs fermentés à la Nankin,

Ananas et concombres, fruits confits.

Spiritueux: Bergasse, bière Pilsener

et surtout Pe-kiang Water (eau du Fleuve du Nord).

.....

Ajoutez à ce bilan gastronomique, l'étincelante verve de maître Coq déjà nommé, saupoudrée de malices et de rires larmoyants, et vous aurez une idée de notre vie commune à bord, vie partagée entre le repos, la prière, la conversation et l'admiration des sites. Pour moi, surtout, j'étais heureux de prendre d'un regard possession des arbres, des rochers, des fleurs, de l'azur du ciel, de la félicité vivante des étés.

Et cette vue augmentait ma foi, et comme le doux Coppelée, je trouvais, moi aussi, que " c'était bien plus simple " de croire tout ce que ma mère m'avait appris dès le berceau.

Et elle m'avait dit entre autres choses que c'est Dieu qui a créé toutes les sphères célestes, que ces sphères roulent

dans le ciel sans choc et sans confusion ; que c'est Lui l'auteur incontesté de tous les êtres, mais que l'homme est son être de choix, qu'Il a éclairé son âme d'une lumière immortelle pour un amour sans fin.

Depuis cette première classe de théologie, j'ai grandi, j'ai passé les mers, étudié plus les choses que les livres, plus les hommes que leurs oeuvres, et j'ai toujours cru, et je crois encore que " c'est bien plus simple " d'avoir la foi du charbonnier. Et je crois aussi que, lorsque la manie d'écrire vous prend, il est aussi plus simple de tracer avec un chalumeau et sans effort, toutes les émotions vives qu'on ressent à la vue des choses créées, toutes les joies, toutes les peines, tous les tableaux que Dieu nous offre.

Ces émotions, fussent-elles monotones, sont les ailes de l'âme, et elles jettent sur notre coeur, avec des ombres qui en contractent les fins tissus, des rayons éblouissants qui les dilatent.

Ne me demandez pas, chers lecteurs, de vous conter, chiffres en mains, les détails des populations asiatiques, ni de sonder les brouillards des horizons politiques, ni de prédire les cataclysmes physiques et moraux de l'avenir, je suis seulement oiseau sur une branche, et, nonchalamment bercé sur le courant de l'onde, je voltige en chantant.

Ecoutez plutôt, dans le cliquetis de ces lignes tracées dans la sérénité du soir, les divers battements d'un coeur qui reste à vous.

Après ce long hors-d'oeuvre et ces expansions un peu naïves, je reviens au sujet de ce voyage au Nord de la province.

\* \* \*



Il est déjà midi et demi, lorsqu'un nuage barre le ciel ; une chaleur étouffante nous oppresse, et nous devinons qu'une tempête va s'élever.

Le fleuve est large, profond, et le nautonier affectionne, semble-t-il, la ligne du milieu. Mal lui en prendra dans un instant, car l'imprudent, voyant le danger, n'a pas plutôt dirigé sa nacelle vers la rive gauche, qu'un vent terrible s'élève, s'engouffre dans les voiles et nous met en péril évident de naufrage.

\* \* \*

Au même instant une pluie diluvienne s'abat en rafales et nous sommes littéralement dans l'eau. Tout est sans dessus dessous, tout vole en pièces : cordages, rames, gouvernail, et notre léger bagage d'habits, d'ustensiles, de photographies roule pêle-mêle dans une étrange confusion, cependant que ce qui restait de la barque va à la dérive, que l'eau y entre abondamment et que l'angoisse un moment nous étreint en entendant les cris de désespoir de nos suivants et des rochers.

Cependant le coup de vent cesse presque subitement, la pluie aussi. Nous sommes sauvés !

On répare vite les dégâts en ajustant quelques débris, on se jette à l'eau pour sauver les épaves, et M. Périe sauve même la femme du pilote qui, désespérée, se laissait aller sans énergie au fond de l'eau où elle était tombée.

Mon photographe pleurait dans un coin la perte de ses clichés, et tremblait encore d'épouvante ; je le rassure.

Monseigneur tout inondé avait conservé au milieu de la

débâcle un sang-froid qui nous avait édifiés. M. Robert, tout à l'heure si gai, s'était tu un instant pour reprendre ensuite avec plus de verve son rôle de coq gaulois, et moi, un peu fâché de conserver encore la mauvaise note du régiment : “ *ne sait pas nager* ”, je formulais hautement le désir de manger le pain ou le riz de la terre ferme.

On arrêta une nouvelle barque, et avant la nuit nous fûmes en face du marché de Pak-Sha, où nous attendîmes dans l'oubli du sommeil l'aurore du 30 juin.

\* \* \*

A mesure que nous avançons vers le Nord, le fleuve semblait s'élargir davantage et l'horizon s'écarter sensiblement; les gorges devenaient rares et la sauvagerie du décor précédent faisait place à plus de simplicité et d'ordonnance ; on voyait des plaines, des rizières et des villages ; on sentait le besoin de sortir du gouffre d'exil de trois jours passés dans l'ombre, dans l'exiguïté et les angoisses. Les rives du fleuve se prêtant d'ailleurs à notre goût d'excursionnistes, nous descendions sur le sable et nous parcourions ainsi de longues distances à pied, au grand avantage de l'hygiène et de la liberté.

Monseigneur lui-même, comme nous, pieds nus sur le sable fin des rives, s'avancait en véritable conquérant d'une terre qui, de par Dieu, lui appartenait, et il arrivait parfois même que le prélat s'écartait tellement dans la campagne, loin du point convenu d'attache, qu'on était obligé, aux méandres du fleuve, de faire des signaux de direction ou de rappel.

Pi  
eles  
guin  
C:  
ee d'  
phiq  
gens,  
huma  
Le  
ee jo  
de Pa  
distin  
bier,

Le  
elui  
perdu  
Le  
même  
d'aprè  
époqu  
“ A  
ment c

(<sup>1</sup>) P

Puis on rentrait dans la barque, frais et dispos, les muscles plus alertes, l'appétit plus aiguisé, la crête plus sanguine.

\* \* \*

C'est au cours de ces excursions qu'on avait mainte chance d'accoster les paysans et d'engager des questions géographiques du pays ou toute autre causerie avec ces braves gens, la portion la plus grosse et la plus sensée du genre humain.

Le vent contraire ralentissant notre allure, les étapes de ce jour furent courtes, et, à la nuit, nous stoppâmes auprès de Pak-Tô, gros marché en face duquel mourut, en 1866, le distingué condisciple et ami d'Edouard Drumont, M. Cambier, missionnaires en ces parages.

\* \* \*

Le souvenir de ce prêtre éminent et pieux me rappelle celui de tous les hommes apostoliques dont la trace s'est perdue en ces régions que je traverse.

Le plus célèbre d'entre eux, Mathieu Ricci, avait fait le même trajet que moi il y a trois siècles, et voici comment, d'après M. Hue, on décrivait dans les relations de cette époque, la situation physique du pays (1584) :

“ Avant d'arriver à la ville de Shiou-Tchaou <sup>(1)</sup> (autrement dite Shiou-Kouan), on rencontre un magnifique pay-

---

(1) Préfecture de l'“harmonie”.

sage environné de collines aux formes les plus variées et les plus gracieuses ; les rizières et les belles cultures d'indigo, de sarrasins et de cannes à sucre sont perpétuellement arrosées par un abondant *cours d'eau*, dont les eaux pures et transparentes parcourent en mille circuits cette riche et ravissante plaine. Les collines d'alentour sont ornées d'arbres toujours verts et chargés de fleurs et de fruits ; car cette contrée, favorisée d'une chaude température, n'a jamais à redouter les rigueurs de l'hiver. Le grenadier, l'oranger, le litchi, le bananier et le papayer y produisent les fruits les plus beaux et les plus exquis. Ces grands massifs d'arbres fruitiers sont çà et là entremêlés de camélias, de lauriers roses et de plantations d'arbustes à thé, dont les blanches fleurs, assez semblables à celles du jasmin d'Espagne, exhalent un doux parfum.

“ Le magnifique monastère de Nam-Fa s'élève sur le versant de la principale colline, et domine la plaine entière, qui fait partie de ses propriétés. La bonzerie est très florissante et renferme plus de mille bonzes. Elle date du VIII<sup>e</sup> siècle.

“ A cette époque, poursuit l'historien, il y avait en ce lieu une sorte d'ermite, célèbre par la sainteté de sa vie et les austérités auxquelles il se livrait. La prière, la contemplation et quelques travaux manuels étaient son occupation de tous les jours. Ses vêtements étaient très grossiers et il portait sur sa chair une chaîne de fer qui lui ceignait les reins. Cette ceinture lui avait, dit-on, tellement meurtri les chairs qu'elles étaient en putréfaction et remplies de vers. Suivant les traditions des bonzes de Nam-Fa, lorsqu'il arrivait qu'un de ces vers tombât à terre, le saint ermite le ramassait avec empressement et le remettait à sa place en lui disant : “Te

“ ma  
“ te  
anach  
éleva

Qua  
darina  
on leu  
que la  
faveur  
persua  
blir la  
rale et  
de la b  
venir l  
doucem  
Cepen  
reçuren  
un festi  
Ils lui  
ra la sor  
en bois  
étaient e  
en comp  
lier, tout  
cinquant  
fondateu  
nis chino

“ manque-t-il donc quelque chose à ronger ? D'où vient qu'il  
“ te prend ainsi fantaisie de t'enfuir ? ” A la mort de cet  
anachorète, la vénération des habitants de la contrée lui  
éleva un magnifique temple. ”

\* \* \*

Quand Ricci aborda dans ces parages, de par ordre mandarinal, il devait se fixer chez les bonzes de Nam-Fa, à qui on leur annonça officiellement l'arrivée d'un étranger. Bien que la réputation de leur futur hôte les eût prévenus en sa faveur, ils reçurent cette nouvelle avec déplaisir, car ils se persuadaient qu'il leur était envoyé tout exprès pour établir la réforme parmi eux, et les ramener à une vie plus morale et plus régulière. Il fut donc convenu parmi les chefs de la bonzerie qu'on lui cacherait ce qui pourrait lui convenir le mieux pour sa résidence, et qu'on tâcherait tout doucement de lui inspirer le désir de s'en aller ailleurs.

Cependant le supérieur et les principaux dignitaires le reçurent très pompeusement et lui servirent, selon les rites, un festin de première classe.

Ils lui firent ensuite visiter divers temples, dont il admira la somptuosité : on voyait à Nam-Fa des idoles colossales en bois ou en cuivre doré. Celles de moyenne grandeur étaient en nombre si considérable qu'en un seul temple on en comptait plus de cinq cents. Dans un sanctuaire particulier, tout resplendissant de dorures, de soieries et orné de cinquante lampes, on montrait le corps du célèbre ermite fondateur du monastère ; il était desséché et enduit de vernis chinois.

Pendant que Ricci examinait avec intérêt tous ces curieux monuments bouddhiques, il était lui-même pour les bonzes l'objet de la plus vive curiosité. Ceux-ci ne se lasaient pas de scruter avec leurs petits yeux pleins de finesse et de malice cette physionomie européenne dont l'étrangeté semblait les déconcerter un peu. Ce qui paraissait surtout les étonner, c'était de voir un religieux qui ne donnait dans leur temple aucun signe de dévotion et de piété. On avait remarqué qu'il ne s'était prosterné devant aucune idole, qu'il n'avait pas brûlé de l'encens, ni consulté les sorts ; tout cela paraissait fort extraordinaire. Les supérieurs étaient pleins d'anxiété et se disaient : " Voilà un homme qui vient ici pour être le réformateur et le chef du monastère. " Aussi éprouvèrent-ils une agréable surprise, lorsqu'ils entendirent Ricci déclarer au mandarin de Kiou-Kouan qu'il avait une répugnance invincible à se fixer dans la bonzerie. Les religieux bouddhistes ne se souciaient pas du missionnaire catholique et ce dernier ne voulant pas des religieux bouddhistes, l'accord ne pouvait être plus parfait. Il fallut donc céder à des désirs si clairement manifestés de part et d'autre et le dignitaire chinois permit à Ricci de se rendre enfin à la capitale.

Entrons-y avec lui. Il est temps !...

\* \* \*

Au premier aspect de cette cité de 80,000 âmes, qui vous frappe par l'imposante coquetterie de son site, on se croirait en face d'un port de mer, tant vous apparaît large la distance des rives, et vaste le ciel béant de l'horizon.

C'est que le fleuve opère ici sa jonction avec la grosse rivière qui afflue du Nord-Est, et la ville, se trouvant juste à l'angle du confluent, s'avance énergiquement en pointe de presqu'île à distance des rives opposées.

La ligne crénelée des remparts se dresse par endroits d'aplomb sur l'eau, et compose un charme de grandeur qu'on ne voit pas sans émotion. J'ai souvent regretté qu'en France on ait détruit ce genre de fortification presque identique dont l'utilité plus que l'esthétique conseilla la démolition.

On devrait, ce me semble, conserver à l'avenir tout ce qui brave la dent des siècles, toutes les formes solides et belles où se repose l'œil artistique des ancêtres, toute oeuvre en un mot, fût-elle inégale ou même inachevée, qui porte une empreinte de volonté, de génie ou de beauté.

Petits Célestes, peuple grand et mignon, gardez-vous bien d'abattre, au milieu des ruines de la nouvelle civilisation, et la svelte tour de bonheur qui surveille vos vallons, et le créneau centenaire qui encoint vos foyers, et la chimère grimaçante qu'on sculpta sur vos rochers !...

• • •

Donc, le 1er juillet, vers deux heures de l'après-midi, nous mîmes le pied, après tant d'autres, sur les dalles glissantes de Shiou-Kouan, et, après un quart d'heure de marche dans les rues tortueuses et encombrées, nous arrivâmes chez le missionnaire en résidence ici, M. Lemaire, qui répara par les douceurs de l'hospitalité les fatigues du voyage.

Longs cheveux noirs, taille élevée, plein de nerfs et de

sang, d'éloquence et d'ardeur évangélique. M. Lemaire, Carnute de naissance, nous ouvre tout son cœur et toutes ses commodités, si bien que, remis de nos désastres, nous pouvons, le soir même, avec lui mettre à la voile pour Lo-tchang fief du jubilaire, M. Barnier, à 75 kilomètres au Nord-Ouest.

Mais en réalité, nous n'avancions guère en cette nuit, et, à l'aube du 2, le vent favorable enflant les voiles, nous disparûmes vite à l'horizon. C'était vendredi, et pour lors il fallait varier le menu de ce jour.

Le voici dans toute sa maigreur :

Potage aux haricots et aux pousses de bambou,  
Vermicelle aux crevettes,  
Pois à la béchamel,  
Gymnote salée au riz cuit à l'eau,  
Surmulet en friture,  
Omelette au fenouil,  
Croquignoles à l'huile d'arachide,  
Bananes et fruit divers; caramboles, prunes, etc.  
Thé, bière mêlée avec *Pe-kiang water*.

Tout comme avant, l'on prie, l'on travaille, l'on devise, l'on rit, l'on dort, l'on mange et l'on regarde encore et toujours les pics et les horizons, et l'on photographie quelques vues.

Puis, la nuit nous surprend à quelques kilomètres de la résidence de M. Barnier.

\* \* \*

Co  
qui  
gent  
ver à  
dista  
Sa  
Ap  
cheva  
Péric  
habita  
nos m  
Mai  
piqure  
mes le  
fraîche

Nous  
nement  
de la ri  
dans le  
naux q  
ces sérér  
On au  
voyaient  
ces voix  
avec des  
cées, si j



Comme il fait un clair de lune mirobolant, Mgr Mérel, qui se sent trop à l'étroit au fond de l'arche où grouille la gent moustique et la gent cancrelas, prend le parti d'achever à pied, dans le calme vespéral des champs, les faibles distances qui le séparent de la résidence.

Sa Grandeur est accompagnée de M. Lemaire.

Après avoir souhaité aux deux partants de la nuit bonne chevauchée parmi les blés verts, nous restons, MM. Robert Péric et moi, blottis au fond de l'arche amarrée près des habitations, nous préparant à livrer au génie de Morphée nos membres fatigués.

Mais, hélas ! la chaleur étouffante de ce jour et surtout les piqures des moustiques troublant notre sommeil, nous prîmes le parti de nous jeter à l'eau et d'y chercher, avec la fraîcheur, un peu de liberté *civile* et des délassements.

\* \* \*

Nous n'avions pas fini nos ébats aquatiques que soudainement des voix chantantes s'élevèrent à quelque distance de la rive et en deux choeurs successifs résonnèrent bientôt dans le silence du soir, avec une mélodie et des airs si originaux que, charmés totalement, nous écoutâmes, toute la nuit ces sérénades d'un genre si nouveau.

On aurait dit deux choeurs de jeunes gens qui se renvoyaient de mutuelles provocations d'amour ou de haine, et ces voix fraîches et hautes se répercutant dans les vallons, avec des échos, nous arrivaient tellement pures et cadencées, si justes, si jolies dans leur monotonie syllabique et

mystérieuse, que nous nous demandions si elles étaient bien de Chine.

Mais il fallut bien dormir un peu. Et ce fut encore au son de la symphonie villageoise que nous fermâmes l'œil jusqu'à l'aube du 3 juillet.

## II. — Fêtes jubilaires en l'honneur de M. Barnier.

Le 3 juillet, nous arrivons enfin à Lo-tehang, parterre tout parfumé de solitude, de fleurs et de vertus.

C'était la veille des noces d'argent.

Ce fut, en effet, le 4 juillet 1884 qu'on fit prêtre M. Remi Barnier, du diocèse de Clermont.

A peine franchi le seuil de sa demeure coquette et bien ordonnée, nous lui offrons nos hommages auxquels il répond par des souhaits de bienvenue.

Ce fils de l'Auvergne a de l'envergure et de l'autorité. Il dit oui ou non, commande, est écouté. Son verbe égale sa prestance, et sa foi de prêtre s'adapte à sa façon de galant homme. Ce fut, au temps des grandes bâtisses de Canton, un connaisseur avisé, et il prêta son concours à toute oeuvre d'utilité et d'esthétique. Il nous reçoit en ce moment avec dignité et délicatesse, et nous passons avec lui des heures de repos et d'intérêt.

Mgr Méréel est heureux de venir fêter son missionnaire et tous nous lui préparons, pour le lendemain dimanche, un cordial anniversaire.

\* \* \*

D  
dev  
res,  
Dieu  
de f  
Pu  
fait  
La  
ces c  
à ses  
patri  
méfia  
sur d  
La  
larité.  
cathol  
nes no  
la Mi  
tion d  
d'élan  
sages,  
une pe  
les mis  
  
Aprè  
nées au  
l'harmo  
tiens.

Dès le point du jour, la foule des chrétiens s'est réunie devant l'autel où leur Père célèbre, assisté de deux confrères, et dans le recueillement ému, le jubilaire adresse au Dieu de ses promesses cléricales une nouvelle protestation de fidélité jusqu'à la mort.

Puis son évêque, debout devant l'assistance des fidèles, fait l'éloge discret du pasteur, encourage à la vertu et bénit.

La foule se retire alors et, dans des agapes et réjouissances communes, témoigne de son attachement à la religion et à ses ministres. Qu'il est touchant, à tant de distance de la patrie, de retrouver au pays (du soleil, parmi des peuples méfiants, un peu de l'affection des siens, et d'acclimater sur des lèvres hier xénophobes le sourire des filiations...

La chrétienté se distingue par la bonne tenue et la régularité. La simplicité des relations, l'aisance des familles catholiques, la concorde avec les païens, sont encore de bonnes notes en faveur de ce district isolé sur les frontières de la Mission. Ajoutez à ces avantages moraux la construction de la ligne ferrée Canton-Han-Keou qui va donner plus d'élan commercial à ces régions, le pittoresque de ses paysages, heureux mélange de plaines et de monts, et vous avez une peinture assez fidèle de ce pays tant de fois sillonné par les missionnaires qui se rendaient en Chine.

\* \* \*

Après le repas de midi où nous souhaitons de longues années au jubilaire maître de céans, nous pûmes constater l'harmonie qui règne entre païens, missionnaires et chrétiens.

C'était jour de marché, et de tous côtés affluaient les hommes des champs avec leurs denrées.

Nous nous mêlâmes à la foule des vendeurs et acheteurs, causant des prix et des cultures en fils de paysans que nous étions.

Mais les beaux jours sont courts. Il fallait aller le lendemain dans la sous-préfecture voisine de Yan-Fa (1).

\* \* \*

Effectivement dès l'aube du 5, en compagnie de M. Péric et de mon photographe, je pris la route des montagnes et m'y enfongai résolument.

Nous laissons à Lo-tchang Monseigneur et les PP. Robert et Lemaire, qui, à leur retour de Kiou-Kouan, devaient nous y retrouver à notre descente de Yan-Fa, puis opérer en commun notre retraite sur Canton.

Mais, avant de vous parler du beau pays de Yan-Fa, laissez-moi, chers lecteurs, vous confier à l'oreille un petit secret de M. Barnier. Un secret confié à votre serviteur est toujours bien gardé !?

Le brave Père m'a dit tout simplement ceci : " Si vous le pouvez, dites bien aux lecteurs des *Missions catholiques* que mon église est trop petite pour la foule de mes chrétiens, et que je voudrais bien l'agrandir, mais... "

Voilà mon secret divulgué et je pars pour le pays des pitons.

Le pays des pitons !

Oui-da, c'est le nom qui lui sied, et en face de ces merveilles de Dieu, je me recueille un instant et ferme ce chapitre.

---

(1) Bienfaisance civilisatrice.

**III. — Route dans la montagne. — Sources vives. — Arrivée à la ville de Yan-Fa. départ. — Magnifiques dentelures sur la " Rivière dentelée ".**

Dieu n'est pas ! Ce seul mot serait une torture ;  
Vous n'avez donc jamais regardé la nature ?  
    Heureux de sage, humble roseau  
Qui songe, et qui, pensif, voit bondir l'avalanche,  
De montagne en montagne, et qui, de branche en branche,  
    Voit sauter le petit oiseau !...  
Vous n'avez donc jamais erré dans les ravines ?  
Vous n'avez donc jamais, parmi les fleurs divines,  
    Respiré la brise en marchant...  
.....  
Jamais vu l'infini qui rit à la chaumière ? (1).

A côté de mon compagnon, je cheminais. Tantôt d'humeur gaie et tantôt pensifs, nous allions d'un pas alerte le long des futaies et des champs de riz, passant les monts chevelus, les vallons désertés et les ruisseaux avec désinvolture et agilité.

Et déjà l'on apercevait au bout de l'horizon, se détachant dans le bleu azuré, des masses de rochers déchiquetés qui semblaient avoir été façonnés de main d'homme, tant l'originalité de leurs formes trahissait la marque d'un travail.

Puis, selon que les sinuosités de la route changeaient notre direction, nous perdions de vue, pour un instant, l'image de ces boursouflures cyclopéennes.

Un soleil de plomb nous brûlait littéralement, et une soif de biche aux abois nous dévorait.

Heureusement, de loin en loin, des rigoles d'eau fraîche

---

(1) Victor Hugo.

et même des sources vives, s'échappant des roches, nous offraient une incomparable volupté qui doublait nos forces et notre entrain... *Benedicite, fontes, Domino! Benedicite, aquae omnes quae super coelos sunt, Domino!...*

Au cours de cette chevauchée aux monts, nous avons vu des floraisons variées, telles que lis sauvages, jonquilles, tournesols, centaurées, cyclamens, etc., des herbes et des arbrisseaux de toute taille et de tout feuillage; des daims, des serpents; plus rarement des hommes en ces parages de désolation.

Mais, tout à côté des parties incultes et non défrichées, de belles rizières et des champs ensemencés livraient au soleil des tiges vigoureuses et pleines d'un grain précieux.

Cependant, d'étape en étape, nous touchâmes bientôt au but du voyage, et à l'heure tardive où les laboureurs désertaient les sillons, nous fîmes notre entrée au chef-lieu de l'arrondissement, Yan-Fa (2,000 âmes environ).

C'est une curieuse cité. Il faut être dedans pour la voir.

Elle est dans un trou, peut-on dire, car deux chaînes parallèles de gigantesques rochers, aux pieds desquels court une rivière, l'enserrent si étroitement que seul l'aigle, du haut du ciel, peut y plonger son oeil, à angle droit des rochers.

La rivière qui la baigne s'appelle gentiment *Kin-Kiang* (Rivière dentelée).

Avant que la nuit tombe dans ce goufre de ville où nous sommes entrés, nous louons une barque pour passer la nuit et être prêts dès l'aurore à glisser sur le limpide et si pittoresque courant.

Une faim de loup nous déchirait l'estomac. Je fais ache-

ter un  
moi. Q  
nous pe  
blanc d  
faute.

Puis  
du jour

#### IV. — I

Ce jou  
sa clarté  
âme aut  
écoullés,  
nature, e  
Chateaul

A mes  
limpide e  
dresser, à  
de blocs g  
mes tantô  
torturées  
l'eau; des  
hauteur d  
ques, et u  
tellement

ter un poulet que nous attaquons à belles dents, M. Péric et moi. Quelques légumes et des fruits complètent le festin, et nous pompons le vin de la " Rivière dentelée ", ce bon vin blanc du bon Dieu qui noya nos pères au déluge, par leur faute.

Puis dans un sommeil profond, nous attendîmes le retour du jour (6 juillet).

#### IV. — Retour à Shiou-Kouan. — Départ pour Canton.

Ce jour fut un des plus beaux de ma vie, tant à cause de sa clarté, que des visions admirables qui charmèrent mon âme autant que mes yeux. J'ai peine encore, après six mois écoulés, à détacher mon souvenir de ces tableaux de la nature, et j'éprouve le regret de n'avoir pas la palette d'un Chateaubriand pour les peindre dignement.

\* \* \*

A mesure que nous voguions en silence sur cette huile limpide et bleue qu'est le fleuve de Yan-Fa, on voyait se dresser, à tout méandre des rives, des entassements ventrus de blocs grisâtres, aux flancs crevassés ou bosselés, aux cimes tantôt aiguës, tantôt arrondies; des roches affreusement torturées se penchant comme des monstres menaçants sur l'eau; des pitons tantôt dénudés et tantôt chevelus, d'une hauteur de 150 mètres; des pyramides presque géométriques, et une infinité de pointes et de dents qui tailladaient tellement le coin visible du ciel, que nous éprouvions au

fond de ces gorges et au milieu de cette persécution de l'inerte matière, le sentiment de la crainte et de l'enchantement.

Je me croyais dans l'enfer de Dante. Cependant que, pris au charme de tant d'amoncellements diluviens, de tant de formidables élévations, de tant de ciselures, de tant de formes ajustées, j'admiraïs en me taisant, mon oeil distrait plongeait déjà dans l'invisible, y distinguant, dans chaque pointe hérissée de ces rocs, le doigt géant de Dieu.

On serait tenté (?) à la vue de ces énormités de la nature, de dire comme les myopes incroyants à qui le poète prête ces critiques contre l'oeuvre de la création :

... Tout est manqué, la mer épileptique  
Bave sur les écueils grondants ;  
La nuit fait le hibou si le jour fait le cygne.  
.....  
Un monde est un néant. Dieu ne savait que faire  
En créant la planète, et le globe, et la sphère ;  
Il bâillait, seul dans son réduit,  
Quand, semant au hasard son oeuvre et ses paroles  
Il jeta dans les cieux toutes ces outres folles  
Ivres de vent, pleines de bruit...  
.....  
On comprend le printemps, l'aube, le nid, la rose,  
Mais pourquoi les glaçons ? Pourquoi le pic morose ?  
Pourquoi l'autour, ce criminel ?... (1).

Le même génie qui fit ces vers ajoute :

Pourquoi vous ? répond l'Éternel.

---

(1) Victor Hugo.

Les bla  
mitive be  
ni l'harm  
solitudes,  
étoiles qu  
le souffle  
leur cours  
l'avenir. I  
remontera  
ne sera bri  
abîmes ; ja  
nouvelé, p  
"c'était bi

Et " Il v  
le gazon, l'  
toujours Il  
des jours, ce  
a soin de l'h  
tigre y dorn

.....  
Oh !  
Le mo  
D  
L'imme  
Et l'oc  
Cl  
.....

Je m'elfon  
rie.



Les blasphèmes de l'athéisme n'enlaidiront point la primitive beauté des cieux, ni les riantes proportions du globe, ni l'harmonie des angles; ils n'étoufferont point la voix des solitudes, ni l'écho majestueux des nuits; et ces divines étoiles qu'on menace d'éteindre, ne seront point ternies par le souffle de l'impie: elles continueront au fond des nues leur course éternelle et solitaire en éclairant les sentiers de l'avenir. Et jamais, sans le pouvoir de Dieu, un fleuve ne remontera sa source; jamais l'aile de la candide hirondelle ne sera brisée dans l'azur; jamais le monstre ne sortira des abîmes; jamais plus rien, fleurs, astres, rochers, ne sera renouvelé, par la seule raison que le Créateur a dit que "c'était bien".

Et "Il vit que c'était bon!" ce Dieu qui fit la gerbe et le gazon, l'oiseau chanteur des bois, l'azur, la solitude; et toujours Il sera béni aux quatre coins de l'horizon, ce Dieu des jours, ce Dieu des nuits, ce Dieu de toutes les heures, qui a soin de l'homme et du passereau, et qui a mis pour que le tigre y dorme de la mousse dans l'ancre :

.....  
Oh ! la création est une apothéose.

Le mont, l'arbre, l'oiseau, le lion et la rose

Disent dans l'ombre : Sois béni !

L'immense azur écoute, et leurs hymnes l'enchantent ;

Et l'océan farouche et l'âpre ouragan chantent

Chacun leur strophe à l'infini.

.....

\* \* \*

Je m'enfonçais toujours dans les gorges et dans la rêverie.

C'était féerique, et, n'eût été la présence de mes compagnons un peu moins extatiques, qui me rappelaient à la terre, j'eusse déchiré ma pauvre enveloppe de chair pour voler à la source des choses.

Je fis à la hâte prendre les vues les plus originales et dans ce but donnai ordre de stopper à plusieurs reprises ; mais le courant entraînait la barque parfois si vite que l'artiste n'avait plus le loisir de poser l'appareil.

Cela dura près de deux heures, au bout desquelles nous sortîmes enfin, mais à regret, de ce tortueux Phlégéthon que je veux revoir avant de mourir.

Et, le soir de ce jour, nous rejoignîmes à la ville de Shiou-Kouan, Mgr le préfet apostolique et ses suivants.

\* \* \*

Comme il fallait se reposer un brin avant de reprendre la route de Canton, M. Lemaire se fit notre cicerone à travers sa bonne capitale. Monseigneur voulut sortir dans la campagne environnante pour visiter les tombeaux des anciens missionnaires.

On pria devant celui de Mgr P. LeBlanc, vicaire apostolique du Yun-nan, mort à Shiou-Kouan le 2 septembre 1720. Proscrit en 1706, pour n'avoir pas voulu se soumettre à l'édit de Kang-Hi sur les Rites superstitieux, il dut se retirer en exil.

Je déchiffre à grand'peine les caractères chinois du tombeau.

C'est avec émotion qu'on vénère le souvenir de ces glorieux aînés, qui souffrirent encore plus que nous pour la cause sainte.

Et r  
baumé  
visions  
En r  
Pé-Kia  
et nous  
Sam Sh  
Il est  
puissent  
Sam-Sho

Au rev  
récit d'u  
prières et  
lous mouz

Et nous nous retirons enfin de ces régions du Nord, embaumés d'encens et de fraternité, l'œil enjolivé par des visions enchantées, et le cœur robuste et dégagé.

En repassant devant les cités et les monts que baigne le Pé-Kiang, nous admirons encore; mais le fleuve est rapide, et nous sommes après deux jours rendus à la petite ville de Sam Shoï où nous prenons le train pour Canton (10 juillet).

Il est bien regrettable que les ressources de la Mission ne puissent pourvoir à l'établissement d'une chrétienté à Sam-Shoï...

• • •

Au revoir, chers lecteurs, chères lectrices; et puisse ce récit d'une excursion faite *un peu pour vous*, attirer vos prières et votre intérêt sur cette chère Chine où nous voulons mourir. Au revoir, au revoir !

AFRIQUE

CROQUIS NOIRS

AU PAYS ABYSSIN

Par M. BAETEMAN,

Missionnaire Lazariste en Abyssinie

*Suite* (1)

III. — Portrait physique et moral de l'Abyssin

La couleur des Abyssins diffère complètement de celle du nègre. Leur peau a toutes les nuances du cuivre; elle va jusqu'au bronze florentin; grâce au beurre qu'on ne lui épargne guère, elle brille et reluit au soleil.

“ Mais vous me direz, une belle peau ne suffit pas à vous donner un brevet de beauté ? ”

(1) Voir le numéro précédent.

C'  
péné  
aux  
Vo  
rodot  
“ I  
est br  
Eco  
l'Aby  
“ F  
soient  
Et M  
chand  
“ Le  
tres; le  
belles, l  
Enfin  
“ On  
gurer à  
la beaut  
blancs q  
se distin  
leur pean  
de leur i  
  
Mon té  
mais je v  
tique que  
Un de

C'est vrai ! mais je voulais, en commençant par là, vous pénétrer de l'idée que nos paroissiens ne sont pas des nègres aux lèvres lippuées et au nez épaté !

Voulez-vous des citations ? Écoutez le témoignage d'Hérodote :

“ Les Abyssins sont les plus beaux des hommes, leur peau est brillante, leur visage luisant ! ”

Écoutez aussi M. Antoine d'Abbadie, qui vint explorer l'Abyssinie en 1836 :

“ Faut-il donc, s'écriait-il, que des créatures si belles soient sous l'empire du démon ? ”

Et M. Charles Michel, historiographe de la mission Marchand :

“ Les hommes sont de beaux gaillards, aux torses rougeâtres ; les femmes, de forme impeccable souvent et vraiment belles, les enfants sont nombreux, superbes et vigoureux ! ”

Enfin Mgr Massaïa :

“ On trouve des femmes au teint très clair, dignes de figurer à côté de nos élégantes, et qui le céderaient peu pour la beauté et pour l'esprit. Ça et là on admire des enfants si blancs que, si on les plaçait dans un collège français, ils ne se distingueraient de leurs compagnons, ni par la couleur de leur peau, ni par la finesse de leurs traits, ni par la vivacité de leur intelligence et la gentillesse de leurs manières. ”

\* \* \*

Mon témoignage est peu de chose à côté de tous ceux-là ; mais je veux ajouter, pour conclure, l'histoire bien authentique que voici :

Un de nos domestiques était laid comme les sept péchés

ysin

e celle du  
le va jus-  
lui épar-

pas à vous

capitiaux! Ce n'était pas sa faute! Un jour nous l'envoyâmes porter nos lettres à la poste d'Adi-Caïe, à deux journées d'ici! Pour y arriver, il devait traverser une tribu musulmane, ennemie de sa tribu. Il fut pris, reconnu, jugé. La sentence allait être prononcée, et le pauvre brave homme se préparait à la mort quand survint un vieillard.

“ — Qu'allez-vous faire?

“ — Tuer un ennemi!

“ — De quelle tribu est-il?

“ — Il est Irob!

“ — Si c'était vrai, il faudrait le tuer; mais vous n'avez qu'à le regarder! Les Irobs sont beaux; lui, il est trop laid pour être Irob. ”

Notre messager fut relâché et il s'en revint, remerciant Dieu de lui avoir octroyé une laideur si bienfaisante.

\* \* \*

La chevelure est tout particulièrement soignée.

L'enfant a presque toujours la tête rasée avec un rasoir, un couteau ou un morceau de verre; mais on lui laisse toujours au sommet de la tête une petite touffe solitaire qui a pour fonction de le préserver du “ mauvais oeil ”, ou, peut-être encore, comme chez les Peaux-Rouges, de permettre au Grand-Esprit de le saisir.

Les jeunes filles ont une couronne autour de la tête, ce qui leur donne une grande tonsure, plus grande que celle des prêtres européens. Cette tonsure est le signe distinctif des filles à marier — entre nous soit dit — c'est à cause de cela que nous ne portons pas la tonsure, nous autres! Une

fois  
te sa  
Il  
remen  
qui, p  
petit l  
spirale  
tête.  
“ —  
dispose  
tes, en  
par ici  
coiffure  
quières.  
rière ell  
branche,  
la tignas  
reusement  
s'amuse à  
sins qui  
est bien d  
mence à f  
selon prol  
dante. Le  
cède au p  
duré envir  
ble, et l'op

fois mariées, elles laissent pousser leur chevelure dans toute sa splendeur.

Il y a diverses modes de coiffures. Les cheveux ordinairement forment un paquet de tresses plus ou moins serrées qui, partant des tempes, vont se réunir sous la nuque en un petit bouquet de torsades. Parfois les tresses forment une spirale qui, partant de l'oreille, se termine au sommet de la tête.

“ — Chez les Gallas, dit le Père Martial, les femmes les disposent en crête, en auréole, en toison, en floches distinctes, en mèches spirales, etc. ” Voici maintenant comment par ici se construit l'édifice capillaire. Pas de “ salon de coiffure pour dames ”, toutes les dames ici sont perruquières. Mme A. s'accroupit, et Mme B. prend place derrière elle; cette dernière, armée d'un peigne en bois à une branche, ou d'une grosse aiguille, commence par démêler la tignasse embroussaillée de Mme A. sa cliente. Malheureusement chaque cheveu est comme un tire-bouchon, et s'amuse à se mêler, à s'accrocher, à s'enrouler avec ses voisins qui en font autant avec d'autres. Enfin, quand tout est bien débroussaillé, et que la chasse est faite!... on commence à fabriquer les nattes, le nombre varie entre 15 et 40, selon probablement que la chevelure est maigre ou abondante. Le tout est donc noué sous la nuque, et alors on procède au parfumage. Notez, en passant, que l'opération a duré environ six heures! mais c'est garanti solide et durable, et l'opération ne se renouvelle que tous les six mois !

Les Abyssins aiment beaucoup les parfums, qu'ils appellent " l'odeur des Français ". Ne sachant pas s'en servir, un chef en but le contenu, un jour, et trouva que ce parfum avait un drôle de goût !

Pour remplacer cette procession de petites bouteilles qui miroitent à la devanture des parfumeries, on a ici un onguent dont l'odeur seule vous renverse à vingt pas, quand on n'y est pas habitué. Figurez-vous un petit pot en paille enduit des deux côtés de noir de fumée et bien goudronné par la crasse : c'est le récipient ; à l'intérieur, si vous soulevez le petit couvercle qui vous salira les doigts, vous découvrirez le pot aux roses : c'est du beurre ! Non pas de ce beau beurre doré que les fermières apportent au marché couvert de multiples dessins à la fourchette, bien enfermé entre deux grandes feuilles de choux !... Non, hélas ! mais un beurre qu'on a fait bouillir avec cinq ou six espèces d'herbes qui sentent très fort et très mauvais.

Le beurre, appliqué en cataplasme sur les cheveux, retombe en ruisseaux grasseux sur la figure, le cou et les épaules, à la grande joie parfois du petit cavalier qui, perché sur le dos maternel, ne le laisse pas tomber trop bas... et en profite ! Que voulez-vous ? il n'aura pas toujours, dans sa vie, du bon beurre à sa disposition !

Il n'y a pas que de la coquetterie dans cette onction de beurre ; il paraît que ce cosmétique prévient les insulations, les maux de tête, la siccité du cuir chevelu. L'épiderme devient presque imperméable. Puis les " locataires ", pas plus que nous d'ailleurs, n'aiment guère cette odeur qui les fait fuir !

On s'y habitue pourtant au bout de quelques mois. Je ne

sens  
chos  
fois  
et en  
suffi

Le  
hébét  
on di  
seaux  
voient  
briller  
les Ink  
traces

Ils c  
boucho  
ne vien  
Leur  
au som  
un autr  
montag

Marcel  
leurs ab  
fait 50  
d'un fa  
à danser



sens presque plus l'odeur des gens, très peu l'odeur des choses. On se cuirasse; mais je me rappelle que, la première fois que je pénétrai dans notre église, où hommes, femmes et enfants séjournèrent depuis deux heures, je faillis être suffoqué, tant l'odeur me prit à la gorge.

• • •

Le regard des Abyssins n'est pas vide, hagard, morne, hébété comme celui des nègres. Leur oeil est vif, perçant; on dirait qu'ils ont une troisième paupière comme les oiseaux de proie! Les ténèbres de la nuit ne les gênent pas, ils voient presque aussi clair la nuit que le jour. Leurs yeux brillent d'énergie et parfois de flammes sauvages. Comme les Indiens de Fenimore Cooper, ils savent reconnaître aux traces laissées sur le sable, l'individu qui a passé.

Ils ont la barbe rare et toujours noire, parfois en tire bouchon, presque toujours hirsute, et jamais aucun peigne ne vient la débroussailler.

Leur voix est puissante et leur ouïe très fin. Un homme au sommet d'une montagne, peut très bien converser avec un autre qui se trouve à 3 kilomètres de là, sur une autre montagne.

Marcheurs intrépides, toujours nu-pieds, ils escaladent leurs abruptes rochers comme des singes, et quand ils ont fait 50 à 60 kilomètres dans leur journée, chargés parfois d'un fardeau assez lourd, ils passeront la nuit à chanter et à danser pour recommencer le lendemain.

Ils sont très sobres par nature et par nécessité. Beaucoup de nos Irobs ne vivent guère que d'un peu de lait allongé de beaucoup d'eau et de quelques poignées d'orge grillé ! Mais, par contre dans les repas pantagruéliques de certaines fêtes, ils consomment d'inimaginables quantités de victuailles.

Un abyssin peut manger un mouton entier. On le voit prendre la viande toute pantelante, la porter à sa bouche, et à l'aide d'un couteau ou d'un sabre, la couper près de ses lèvres, ingurgiter le morceau, et couper pour avaler encore.

Un Abyssin boira facilement douze litres de bière ou d'hydromel. Il est très rare d'en rencontrer, cependant, qui soient ivres.

Il y a, d'après eux, quatre degrés d'ivresse : 1o le *rat*, quand on commence à boire avidement comme le rat qui, ayant trouvé à manger, est tout entier à son affaire ; 2o l'*abeille*, quand on commence à entendre au milieu des buveurs un bourdonnement semblable à celui que l'on entend autour des ruches ; 3o le *singe*, quand les buveurs font autant de bruit qu'une troupe de singes, ce qui n'est pas peu dire ; 4o le *chien*, quand on hurle comme le chien et qu'on " restitue " ce qu'on a absorbé.

\* \* \*

L'Abyssin est d'une extraordinaire adresse au tir. Un de nos paroissiens, brigand célèbre, ne manquait jamais son but. A 500 mètres, ses balles atteignaient un ennemi au bras d'abord, au front ensuite. Un jour, voyant une jeune fille revenir du torrent ayant sur ses épaules une outre remplie, il paria de couper la corde qui retenait la peau sur le dos de

la po  
tre to  
n'ava  
Les  
gros  
dont i  
Choa,  
rière,  
queue.  
La  
presqu  
jamais  
couche  
sont d'  
va che  
gouds,  
d'une f  
fois de  
Je ne  
même c  
enfants

Quitte  
faisons e  
qu'il a d  
Là, je  
distinctif  
Le voi

la porteuse. Quand elle fut à 30 mètres, le coup partit, l'outre tomba, et la jeune fille s'enfuit épouvantée; notre tireur n'avait touché que la corde.

Les Abyssins naissent pareillement cavaliers émérites. Le gros orteil dans l'étrier, ils sont comme cloués à leur selle, dont ils peuvent facilement se passer. Les petits enfants, au Choa, grimpent sur le dos du cheval par les pattes de derrière, comme ils monteraient à un arbre, s'accrochent à la queue, se plantent sur le dos de la bête, et ils y restent.

La propreté, dit-on chez nous, est une vertu! Ici! c'est presque le contraire. La plupart des Abyssins ne se lavent jamais de leur vie. Leur maison est une écurie, souvent ils couchent avec leurs bestiaux; leurs ustensiles de ménage sont d'une saleté repoussante. Il nous faut boire, quand on va chez eux, dans certains paniers de paille, appelés *gagouds*, et qui sont badigeonnés à l'intérieur et à l'extérieur d'une forte couche de noir de fumée, de crasse de lait, parfois de bouse de vache.

Je ne parle pas de la vermine qu'ils colportent partout, même dans nos cabanes; je ne puis aller voir mes petits enfants sans récolter des poux!

\* \* \*

Quittons maintenant l'écorce et pénétrons à l'intérieur, faisons comme l'enfant qui crève son tambour pour voir ce qu'il a dans le ventre.

Là, je serai bref et me contenterai d'énumérer les traits distinctifs de leur caractère moral.

Le voici en quelques mots. Ils sont fourbes, orgueilleux,

paresseux, sans-souci, imprévoyants, légers, inconstants, querelleurs, susceptibles, mendiants, superbes devant la faiblesse, petits et rampants devant la force. Ajoutez à tout cela l'ingratitude et une foule d'autres défauts que je ne veux pas dire, vous aurez en raccourci le portrait de l'Abyssin.

Je pourrais longuement développer cette appréciation et apporter une foule de détails et de faits à l'appui. Mais mes croquis " noirs " seraient " trop noirs ", et peut-être n'aimeriez-vous plus nos pauvres paroissiens !

\* \* \*

Pourtant, avant de clore ce chapitre, un petit mot sur le peu d'estime qu'ils ont pour la femme. Sans doute, dans tout l'Orient, la femme est plus ou moins esclave; mais chez un peuple qui se vante d'être chrétien, on pourrait la voir un peu mieux traitée.

Chez certaines tribus musulmanes, nos voisines, voici la façon dont la fiancée est conduite à son fiancé. On la couvre d'une grande toile, et on l'enferme dans une peau de vache. Après quoi, la suspendant à une forte perche, deux hommes la transportent, comme un colis tout emballé, à la maison du fiancé.

Ici, les choses se passent un peu mieux; mais le mariage est toujours un marché: le père livre sa fille comme il livrerait une vache! Les deux futurs souvent ne se connaissent pas, et, s'ils sont exposés à se rencontrer sur un même chemin, les voilà tous les deux faisant un grand détour chacun de leur côté afin de ne pas se voir !...

Quel  
d'âme e  
des réu  
me des  
Un p  
battions  
soient sa  
Pour  
abyssine  
petite he  
germer e  
ces dame  
drons pl

#### IV. — Ve

Les Al  
grioux. Il  
vers save  
sainte Vie  
comme da  
des heures  
mobiles co  
loin de l'  
grandes pi

(1) C'est-à

Quelques Abyssins prétendent que les femmes n'ont pas d'âme et qu'elles ne peuvent ni mériter ni démeriter. Dans les réunions, elles mangent toujours à part ; on les sert comme des enfants, quand les hommes ont fini de manger.

Un paroissien nous disait un jour : “ Il faut que nous battions nos femmes trois fois par semaine pour qu'elles soient sages et n'aillent pas au diable (1). ”

Pour faire comprendre ce qu'est le cœur de la femme abyssine, ils ont donné son nom “ cœur de femme ”, à une petite herbe fluette et tendre que la plus petite pluie fait germer et que le premier rayon de soleil fane ! Il paraît que ces dames n'ont pas volé cette réputation ! Nous y reviendrons plus loin, au chapitre des Proverbes.

#### IV. — Vertus et qualités. — Etes-vous donc fatigués ?

##### — Une page du martyrologe abyssin

Les Abyssins sont foncièrement et naturellement religieux. Il n'y a pas d'athées parmi eux ! Même les plus pervers savent et croient qu'il y a un Dieu qui les jugera ! La sainte Vierge est honorée par eux (extérieurement j'entends comme dans aucun autre pays du monde ! Ils restent des heures entières à l'église, le front dans la poussière, immobiles comme des blocs de marbre. Ceux qui demeurent loin de l'église et n'y viennent que rarement, font trois grandes prostrations avant d'arriver à la porte, baisent cette

---

(1) C'est-à-dire, n'aient pas un trop mauvais caractère.

porte avec piété, et restent le plus souvent, le front courbé sans oser même lever les yeux. Sans doute, il y a un fond de peur en une dévotion semblable; mais on aime à le constater. De même, ils sont intimement convaincus que, s'ils venaient voler l'église, un ange les tuerait sur place !

On est surpris de la foi naïve, fortement incrustée dans leur cœur. Mais tout cela n'est qu'extérieur. Pour l'immense multitude des schismatiques, toute la dévotion consiste à venir le dimanche baiser le mur extérieur de l'église. De plus, leur foi est un mélange de judaïsme, de paganisme, d'islamisme, de superstitions et d'Évangile. Depuis soixante-dix ans que nos Irobs sont catholiques, la plupart restent encore schismatiques dans le fond. Il faudra des siècles pour que la sève de l'Évangile vienne revivifier ces mœurs abâtardies.

\* \* \*

Chez eux, le culte des morts est on ne peut plus vivace. On pleure un défunt, le jour de sa mort, trois jours après, huit jours, trente jours et un an après ! On ne peut se dispenser de faire en son honneur un repas monstre auquel parents et amis sont convoqués, cérémonie qui, dans l'idée des schismatiques, doit retirer de l'enfer l'âme qui y serait tombée.

Ils connaissent par cœur leur généalogie, et beaucoup savent remonter plusieurs siècles, et vous dire les noms de leurs ascendants, même ceux des branches collatérales.

Nos Irobs habitent un des plus affreux pays qui soient au monde. Ils y vivent malheureux, toujours pauvres. La famine, chez eux, est périodique. Il n'y a pas d'herbages,

pas de  
teuses.  
ce pays  
raison q  
abandon  
l'église.  
Ils so  
poète :

I  
I  
I  
E  
..  
J  
N

L'invit  
due, entre  
punissent  
lité; et il  
bien reçu  
tains rich  
venu se r

Les Aby  
sang ne le  
Je vous ai

pas de récoltes dans ces arides montagnes de roches schisteuses. Pourtant personne ne pourra les décider à quitter ce pays pour s'installer en un autre plus fertile, et l'unique raison qu'ils donnent de ce refus, c'est qu'ils ne veulent pas abandonner les os de leurs pères qui sommeillent autour de l'église.

Ils sont toujours hospitaliers. Ils ne disent pas comme le poète :

Respire, ô voyageur qu'a fatigué la route  
Le poème des fleurs qu'exhalent les jardins ;  
Laisse-toi caresser par l'amitié des choses  
Et pour te reposer fais halte sous mon toit.

.....  
J'irai puiser pour toi l'eau fraîche à la fontaine.

Nous nous partagerons l'ombre des noisetiers... ..

L'invitation est, certes, moins poétique. Le voyageur salue, entre et s'installe comme chez lui. De fortes amendes punissent ceux qui manqueraient aux devoirs de l'hospitalité ; et il faut reconnaître que, d'habitude, l'étranger est bien reçu, même par les plus pauvres. On voit même certains riches se désoler, le soir, quand aucun voyageur n'est venu se reposer chez eux !

\* \* \*

Les Abyssins ont un culte pour la loi de la *vendetta*. Le sang ne leur fait pas peur ; on dirait presque qu'ils l'aiment. Je vous ai cité, autrefois, la chanson qui sert d' " Au clair

de la lune ” aux enfants : “ Viens, ô vautour, il n’y aura jamais assez de cadavres pour toi ! ” Cela promet, n’est-ce pas ?

Il y a, dans un village des environs, un enfant de 8 ans, qui a déjà tué un garçon de son âge, en s’amusant à lui casser le crâne avec une pierre et qui vient de faire subir la même opération à une petite fille, qui, heureusement, n’en mourra pas ! C’est là, sans doute, un cas exceptionnel ; mais le climat, les moeurs, les habitudes, leur vie sauvage, les perpétuels dangers qui les menacent ont fort émoussé chez eux les délicatesses de la sensibilité.

N’importe quel garçon, dès l’âge de onze ans, est passé maître dans l’art d’égorger un mouton ou une chèvre ; mais, par contre, aucun Abyssin ne fera de mal à ses puces, poux et punaises ; est-ce que c’est là un adversaire indigne de leur bravoure ? Peut-être.

Nous avons réussi à civiliser un peu nos sauvages Irobs, dont le nom seul, autrefois portait partout la terreur. Depuis 70 ans que le catholicisme travaille ces rudes âmes, elles ont perdu un peu de leur férocité première, et, chose curieuse, les Irobs sont les seuls à s’en plaindre :

“ Autrefois, me disait l’un d’entre eux, on avait peur de nous. Les étrangers qui s’aventuraient dans nos montagnes n’en sortaient pas vivants ! Aujourd’hui, à cause de notre foi, nous avons dégénéré ; on nous frappe et nous ne disons rien ; on nous mange et nous ne disons rien. De hyènes, nous sommes devenus agneaux ! On nous traite comme des enfants, de qui l’on n’a pas peur ! ”

Une peine très commune consiste à couper un pied ou une main aux coupables. Ménélick lui-même, après la défaite



d'Adona, fit couper un pied et une main à plusieurs milliers de prisonniers indigènes. Je ne parle pas des fouets en cuir d'hippopotame, ou en queue de girafe; ils sont d'un usage journalier. Mais je m'arrête; peut-être consacrerai-je un chapitre particulier à ces matières de justice et de châtiments. J'arrive à la *vendetta*.

La vengeance, ou " le sang ", comme on dit ici, est un devoir qui va de père en fils et s'étend à tous les parents mâles à quelque degré qu'ils se trouvent de la victime. Le mort doit être vengé ! que ce soit un mois ou trente ans après, peu importe ! Que l'on tue l'assassin ou l'un de ses parents, peu importe. Il faut effacer le sang par le sang. Ce qui fait qu'il n'y a guère d'hommes qui puissent dire : " Moi, je ne crains rien ! " Aussi ont-ils toujours une arme en main. La nuit, leur fusil est près d'eux, et, si vous les réveillez, leur premier geste est de bondir sur leur arme. Malheur à vous s'ils ne sont qu'à demi réveillés ! On tue son ennemi n'importe où, même quand il vient, confiant, vous demander l'hospitalité pour la nuit; on lui écrase la tête avec la pierre qui lui sert d'oreiller; mais le plus souvent, une balle partie du creux d'un rocher, s'en vient consommer l'oeuvre de la haine.

A moins que l'on ne se rachète au moyen d'une forte somme. Ici, pour un coup de casse-tête, c'est 55 thalers; chez les Gallas, le prix du sang va de 80 à 100 vaches !

Le P. Martial cite le cas qui montre combien cette idée de venger un mort est incrustée dans les moeurs !

Un homme veuf se remaria avec une femme déjà mère d'une fille de 12 ans. Trois ans plus tard, cet homme écrasa la tête de sa femme avec une pierre. Il fut condamné par

les juges à subir la peine du talion de la main même de la jeune fille. Les parents s'interposèrent ; ils supplièrent cette enfant de 15 ans de pardonner ; ils offrirent pour prix du sang 300 thalers (somme énorme). Elle refusa et le lendemain, en face d'une foule qui applaudissait, elle écrasa la tête de son beau-père !

Il faut que l'homme choisi pour but de sa vengeance soit digne d'être tué, c'est-à-dire bien portant. Le cas s'est présenté où l'homme égorgé pour venger un mort n'avait qu'un bras. Les mânes du défunt ne furent pas satisfaites : il fallut en tuer un autre.

\* \* \*

Les Gallas sont encore plus farouches sur ce point. Un jeune homme ne peut se marier avant d'avoir tué au moins un homme ! Il attend sa fiancée jusqu'à ce qu'il ait pu lui apporter ce sanglant cadeau de noces !

Nous avons parmi nos chefs un général fameux pour sa bravoure. A la guerre c'est un lion en furie ; il nous disait récemment : " Voici douze ans que je n'ai tué personne ; si vous saviez comme je suis triste et comme je m'ennuie ! "

Un autre, nous présentant un de ses soldats, nous disait : " Celui-ci est mon favori, il a déjà tué quatorze guerriers ! "

Dans le peuple, il est reconnu que, plus on tue de personnes, plus on est grand homme ! Aux dîners de mariages, les meurtriers sont l'objet de prévenances spéciales et d'honneurs particuliers ; on leur verse l'hydromel dans des verres quatre fois plus grands que ceux des autres, et quand ils boi-

ven  
de «  
leur  
boss  
Et  
arbre  
tes q  
passe  
Ajo  
religie  
n'y au  
se déf  
Comm  
quer le  
La g  
dissent,  
Mais, ir  
cipline  
où bon l  
durance  
six jour  
prise en  
se reposa  
Si l'on  
pondrait  
poète :  
  
Le plus  
cartouchiè

vent, ils se lèvent, font claquer leur langue, en ayant l'air de dire: " Regardez-moi! " Quand on tue une vache, on leur donne le meilleur morceau; pour les zébus, c'est leur bosse dorsale, morceau qui, paraît-il, est affreusement dur.

En certains districts, les morts sont enterrés au pied d'un arbre aux branches desquels on suspend autant de baguettes que le mort a tué d'individus! Pour le voyageur qui passe sous ces arbres, le spectacle est un peu troublant!

Ajoutons qu'on ne tue ni les moines, ni les prêtres, ni les religieuses, ni les enfants, ni les femmes, ni les vieillards. Il n'y aurait aucune bravoure à tuer des gens qui ne peuvent se défendre! Or, les Abyssins sont foncièrement braves. Comme je l'ai raconté plus haut, on en voit qui vont attaquer le lion avec une lance!

La guerre est une fête pour eux. Ils crient, hurlent, bondissent, escaladent des rochers abrupts comme des murs. Mais, impossible de leur demander de s'assujettir à une discipline quelconque: chaque petit chef conduit ses hommes où bon lui semble, et chacun se bat là où il veut. Leur endurance est extraordinaire: ils peuvent, s'il le faut, rester six jours sans manger, se contentant d'une gorgée d'eau prise en passant dans le torrent, marchant jour et nuit, ne se reposant que lorsque la guerre est finie.

Si l'on demandait à l'enfant abyssin ce qu'il veut, il répondrait crânement lui aussi, sans les savoir, ces vers du poète:

" Je veux de la poudre et des balles! "

Le plus bel ornement pour un homme, c'est son fusil et sa cartouchière. Quand cette dernière est pleine, ils l'étalent

orgueilleusement sur leur poitrine, ils font voir à tout le monde les yeux de leurs cartouches. Les chefs en temps de guerre, les révoltés dans les montagnes, portent jusqu'à quatre cartouchières et ne s'en séparent pas, même quand ils couchent la nuit.

Les Gallas, ces farouches enfants de Mgr Massaia, ont une réputation de bravoure et de férocité qu'ils n'ont pas volée. Ils sont surtout les écumeurs des champs de bataille. Ils s'y jettent comme des vautours. Leur principale occupation, alors, est de " mutiler " les blessés et les morts ! Ils emportent leur lugubre butin, le suspendent à leurs lances, à leurs boucliers, et aussi à la porte de leurs maisons.

" Brillants cavaliers, dit le P. Martial, ils n'ont ni selle, ni bride. Une ficelle attachée à la mâchoire inférieure de leur monture leur suffit pour la conduire. Lancés à toute vitesse, ils savent ramasser des javelots à terre, la jambe accrochée à l'épine dorsale du cheval, et la main perdue dans la crinière flottante. D'un bond ils se relèvent, lancent leur trait, et quand ils n'ont plus rien à lancer, ils attrapent au vol les javelines qu'on leur destine et les renvoient à leurs adversaires ! "

Une armée en marche offre un spectacle curieux et triste, un spectacle de désordre et d'indiscipline extraordinaire. Figurez-vous une foule bigarrée, d'hommes, de femmes, d'enfants, d'esclaves, de mulets et de chevaux, qui, marchant pêle-mêle, se heurtent, se poussent, se bousculent, se disputent. C'est une fantasmagorie. Vienne une gorge, chacun veut passer le premier ; on se pousse, on s'étouffe. Il faut une journée entière pour défiler là où un corps discipliné n'emploierait que quelques heures.

Ajo  
longte  
surtou  
Leu  
mains ;  
bouclie  
dessins  
armes  
trailleu  
de tout  
Gras do  
que bien  
homme  
" Posté  
semblant  
Avant  
braves se  
Voici  
" Char  
milliers de  
" Alle  
d'hyènes ;  
mes. Arr  
avec les fe  
quet des v  
" Oh ! ol  
J'ai vu plu  
beaucoup  
l'ennemi n'  
jamais je n'

Ajoutons que, malgré leur bravoure, ils ne sauraient tenir longtemps en campagne : pas de service de ravitaillement et, surtout, très peu de cartouches !

Leurs sabres recourbés, terribles faucilles entre leurs mains ; leurs lances qui ont jusqu'à 2 m. 25 de long ; leurs boucliers en cuirs d'hippopotame artistement gaufrés de dessins concentriques, et parfois recouverts d'or, sont des armes qui deviennent inutiles devant fusils, canons et mitrailleuses. On trouve ici des fusils de tout âge, de tout pays, de tout calibre... mais les balles leur manquent ! les fusils Gras dominant ; mais le prix de la cartouche (0 fr. 40) fait que bien peu peuvent les utiliser. On a vu, dernièrement, un homme aller à la guerre avec un fusil... sans cartouches : " Posté derrière un rocher, me dit-il, je visais, je faisais semblant de tirer, de recharger et j'épaulais toujours ! "

Avant la bataille, chacun s'excite ; les braves parmi les braves se redressent et exaltent leurs propres exploits.

Voici quelques spécimens de ces hymnes de guerre :

" Chantez, chantez, vautours, vous aurez en pâture des milliers de cadavres ! Chantez, vautours, chantez !

" Allez, mes enfants, mes pourvoyeurs de chacals et d'hyènes ; allez, courage, mes soldats, mes dompteurs d'hommes. Arrière les lâches ! Retirez-vous, les peureux ! allez avec les femmes et les marmitons ; n'empêchez pas le banquet des vautours ! "

" Oh ! oh ! s'écrie un autre, ne croyez pas que j'ai peur ! J'ai vu plus de batailles qu'il n'y a d'étoiles au ciel ; j'ai tué beaucoup d'hommes ; j'ai reçu bien des blessures. Jamais l'ennemi n'a vu la couleur de mon dos. Jamais je n'ai fui, jamais je n'ai eu peur ! Je ne suis pas comme les autres !

Qui donc est brave comme moi ? — Venez, ennemis, accourez, hyènes que vous êtes ! venez 50 devant, 50 derrière, 50 à gauche, 50 à droite, venez, je vous renverserai tous ! Me voici, moi ! vous êtes perdus ! avec mon fusil Gras, je vous engraisserai du plomb de mes cartouches ! Je suis le bouclier de tentes, je bats le tambour des ennemis. Satan est mon oreiller, le diable est mon confesseur ! ”

Et ceux qui l’entourent doivent par politesse approuver tout ce qu’il dit !

A certaines réunions, les guerriers renommés se lèvent et, au milieu de l’attention générale ils célèbrent leurs exploits :

“ C’est moi, le brave ! A la guerre j’emporte tout comme un torrent. Mon fusil parle toujours, mon fusil ne se tait jamais. J’ai tué l’éléphant qui grinçait des dents ; j’ai tué le lion ; j’ai traversé cinq compagnies d’ennemis. — J’ai tué quatre hommes d’un coup de sabre ! ”

Si parfois certains sourires moqueurs lui font voir que tout le monde n’est pas absolument persuadé de sa valeur personnelle, il continue :

“ J’ai tué le lion, l’éléphant, le léopard et le serpent ! Ah ! il y en a qui se moquent de moi ! Moi, j’ai tué le galla, le musulman ! Eux ? ils n’ont même pas tué une marmotte ! ”

Tout le monde, convaincu, alors, de s’écrier :

“ Tu as raison ! oui, tu es brave, la Vierge en est témoin ! — Oui, c’est sûr, moi je t’ai vu à la guerre . . . personne n’est aussi brave que toi. ”

Cet emphase n’empêche pas que les Abyssins soient vraiment terribles à la guerre.

Il y a deux mois, à l’occasion d’une révolte d’un chef du Tigré, le *dedjaz* Abraha, un combat eut lieu non loin du lac

Arch  
10,00  
Voi  
Le  
“ —  
“ le p  
trange  
Qua  
du Roi  
Que di  
taille, e  
J’ari  
de trac  
mais de  
cumulen  
de ce ty  
ples ren

Je pou  
reux con  
vre Eglis  
les osseme  
dans des  
Prenom  
un moine  
du siècle e  
Convert  
nier par l

Archangué; la lutte ne dura que trois heures, il y eut sur 10,000 combattants, plus de 6,000 morts et 750 blessés !

Voici par curiosité les " mots de passe " des deux partis.

Le chef révolté :

" — De qui es-tu ? — Du " père de la pluie ! " — Que dit " le père de la pluie " ? — Il dit : " Je ne laisserai pas l'étranger prendre la terre de mes pères. "

Quant à l'autre chef, le Ras-Sebeath, qui venait au nom du Roi : " De qui es-tu ? — Du père, " Je ne crains rien. " — Que dit le père " Je ne crains rien " ? — Il dit : " Pille, taille, coupe, tue. "

J'arrête ici les grandes lignes du portrait que j'ai essayé de tracer. On pourrait ajouter encore bien des détails ; mais de cet amas confus et embroussaillé que je viens d'accumuler, peut-être réussirez-vous à vous former une idée de ce type abyssin si curieux. Si vous voulez de plus amples renseignements, venez les prendre sur place.

\* \* \*

Je pourrais retracer les luttes et les victoires des généraux confesseurs, qui, de tout temps, ont illustré cette pauvre Eglise d'Abyssinie. On pourrait trouver non loin d'ici les ossements de milliers de martyrs qui moururent de faim dans des cavernes, plutôt que de renier leur foi.

Prenons un exemple relativement récent, celui donné par un moine abyssin, Abba Ghébré Mikaël, vers le milieu du dix-huitième siècle.

Converti par Mgr de Jacobis, en 1842, il fut fait prisonnier par l'évêque schismatique. Il passa plus de six mois

dans d'horribles prisons. Un jour, Théodoros, le revolver au poing, ayant imposé sa croyance à son peuple, toutes les têtes s'étaient courbées, tous les cœurs tremblaient. Un seul homme osa se lever et lui résister en face ! Cet homme était Abba Ghébré Mikaël. Il fut renversé à terre, frappé à coups de pied sur tout le corps, puis rejeté en prison et l'horrible *ghend* (cangue abyssine) s'en vint meurtrir ses jambes.

Quatre autres confesseurs de la foi languissaient avec lui.

Dans un interrogatoire public, on leur dit un jour :

“ — Renoncez au papisme et vous serez libres !

“ — Si ce n'est pas assez de nos jambes serrées dans cet étai, répondirent-ils prenez aussi nos têtes, nous voulons tout sacrifier à notre foi. ”

Alors, on redoubla de cruauté ; leurs jambes étaient démesurément enflées, et la vermine rendait le séjour du cachot insupportable. Bientôt les forces d'Abba Ghébré Mikaël s'épuisèrent ; son grand âge, ses infirmités, les longs jeûnes qu'on lui faisait subir (on le laissait parfois quatre jours sans manger), tout cela finit par le plonger dans une espèce d'anéantissement. Un jour, il tomba sur le sol qui était en pente ; sa tête passa par un trou de cloison avec la partie supérieure de son corps, et ses jambes restèrent suspendues, immobilisées par la cangue. Il demeura en cette cruelle position deux jours et deux nuits sans qu'on vînt le délivrer.

Par suite des diverses circonstances, il fut, au bout d'un an, tiré de prison et obligé de suivre, les chaînes aux pieds, les armées de l'empereur.

Un jour, Théodoros le fit venir dans une grande assemblée publique :

“ — Vieil obstiné, lui dit-il, tu crains que ta soumission

ne te  
croyai  
“ —  
“ —  
“ —  
taire !  
“ —  
“ —  
“ —  
propre  
“ — ]  
vie ! ”  
L'Em  
“ — V  
pris, déc  
pas fait  
Et le c  
Le 14 n  
foule éno  
d'adhérer  
“ — Si  
De viol  
pouilla de  
de le frap  
ressemblen  
Pendant  
“ Je croi  
que et rom  
recevez-moi  
“ — Tire



ne te frustre de l'or des Romains. Rassure-toi ! accepte ma croyance, et je te comblerai d'honneurs et de richesses.

“ — Je ne veux ni de votre foi, ni de votre argent !

“ — Pourquoi ne veux-tu pas de ma croyance ?

“ — Parce que je possède maintenant la seule foi salutaire !

“ — Ne sais-tu pas que je puis te faire mourir ?

“ — Prononcez donc sur-le-champ votre sentence !

“ — Oh ! non ! ricana l'Empereur, tu parais chercher ta propre mort !

“ — Non ! je ne suis pas un Judas, pour attenter à ma vie ! ”

L'Empereur s'adressant alors à l'assemblée :

“ — Vous tous, ici présents, hurla-t-il, vouez-moi au mépris, déclarez-moi homme de rien si, d'ici huit jours, je n'ai pas fait dire : Oui ! à ce vieil impudent. ”

Et le confesseur de la foi retourna en prison.

Le 14 mars 1855, Théodoros le fit comparaître devant une foule énorme de soldats et de paysans ; puis, il le somma d'adhérer à sa croyance.

“ — Sire, jamais ! répondit le vieillard.

De violents soufflets le renversèrent à terre. On le dépouilla de ses habits, et quatre bourreaux reçurent l'ordre de le frapper avec des queues de girafe dont les longs crins ressemblent à du fil de fer.

Pendant ce temps le martyr disait :

“ Je crois la foi de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. O mon Dieu, aidez-moi de votre force et recevez-moi dans votre grande miséricorde. ”

“ — Tirez-le de droite et de gauche, criait le persécuteur,

frappez-le sur les yeux. Frappez-le jusqu'à ce qu'il meure."

A la fin, les bourreaux s'arrêtèrent. Le patient, que l'on croyait près d'expirer, se retourna à ce moment, et leur jeta cette apostrophe :

“ — Etes-vous donc fatigués ?

“ — N'a-t-il pas dit : “ Etes-vous donc fatigués ? ” cria le roi, d'une voix qui jeta la terreur dans toute l'assistance ; et il ordonna aux bourreaux de s'acharner contre le patient avec un redoublement de férocité.

Quand les bourreaux, las de frapper, s'arrêtèrent de nouveau, le vieillard se leva et marcha, sans appui ; il ne portait sur le visage aucune trace des tourments qu'il venait de souffrir, ses yeux étaient brillants et le lendemain il était guéri !

Mais il devait bientôt recevoir l'éternelle récompense. Condamné de nouveau à suivre, toujours chargé de chaînes, les troupes de Théodoros partant pour les pays Gallas, il succomba aux fatigues, à la faim, à la dyssenterie et fut enterré par les soldats, qui le vénéraient comme un saint. Il avait 64 ans. On ne lui enleva ses chaînes qu'après sa mort. La cause de béatification de ce vénérable martyr est introduite en cour de Rome.

\* \* \*

Avouez, amis lecteurs, qu'un pays qui peut encore produire de tels héros n'est pas un pays perdu ! Ah ! si nous avions la liberté, que de bien nous pourrions faire ! Peut-être aussi le ciel compterait-il quelques martyrs de plus !

Et  
me sui  
e'est r  
par me  
ses sau  
brousse  
du sole  
coeur su  
a pas, o

— Une r  
mins de  
brouettes  
fois mêm  
quand la  
Les car  
tes sont r  
30 centim  
monde pa  
heurter à  
fatigué de  
dans le rav  
La route  
d'obstacles  
roches tomb  
faut faire d  
tre ses souli

**V.—En voyage**

Et maintenant, pour nous divertir, allons en voyage. Vous me suivrez par la pensée; ce sera moins fatigant. Voyager ! c'est notre métier à nous, chemineaux de l'Évangile. Aller par monts et par vaux, c'est la vraie vie apostolique, avec ses sauvages douceurs, et sa rude poésie. Des dangers, de la brousse, du pittoresque, du gai, du charmant, du terrible, du soleil, de la pluie, du vent, de la fatigue. La joie au cœur surtout, car il en faut dans notre vie; quand il n'y en a pas, on en met. On pleure d'un oeil, on rit de l'autre.

\* \* \*

— Une remarque seulement: il ne faut parler ici ni de chemins de fer, ni d'automobiles, ni de voitures, ni même de brouettes. A pied ou à mulet, pas d'autre choix. Quelquefois même, on est réduit à voyager sur... le bas du dos, quand la pente est glissante; on n'en arrive que plus vite !

Les cantonniers ne sont pas encore inventés ici. Les routes sont restées à l'état de projet; un ruban de sentier, de 30 centimètres de large, vous indique l'endroit où tout le monde passe et où vous devez passer sous peine de vous heurter à des obstacles infranchissables; souvent ce sentier, fatigué de se cramponner au flanc de la montagne, descend dans le ravin pour se perdre dans le lit du torrent desséché.

La route, là, est plus facile à voir; mais que de " sauts d'obstacles ", préparés par dame nature ! Dans cet amas de roches tombées des montagnes, ou roulées par le torrent, il faut faire de la gymnastique, de l'équilibre, et souvent mettre ses souliers sur ses épaules !

Le matin, quand on part, l'air est frais ; mais on ne tarde pas à n'avoir que du feu à respirer, surtout, dans ces ravins, où la chaleur condensée ne peut trouver d'issue ! Les cas d'insolation sont alors fort à craindre et le médecin est loin ! On aimerait

Errer dans les forêts ténébreuses et douces  
Où le silence dort sur un velours de mousses ;

mais ce sont là des souvenirs !... L'ombre est rare, les forêts n'existent pas dans nos arides montagnes ; on n'a pour reposer sa vue que des rochers brûlés par le soleil !

Pas de buffet sur la route ; pas même une petite auberge. Si vos provisions sont épuisées, vous attendrez le moment où le guide découvrira un peu d'eau dans un creux de rocher, au fond du ravin ! Et ce n'est même pas l'eau " non potable " qu'on trouve dans les gares ! Cette eau a toutes les couleurs, le noir domine, les habitants pullulent, le goût est parfois renversant ! Je ne parle pas des microbes ; on ferme les yeux pour ne pas les voir, et on serre les dents pour ne pas les laisser passer ! Je ne vous invite pas à manger avec mon guide et moi. Un chapitre particulier vous mettra plus loin au courant des procédés culinaires du pays.

En marchant dans ces ravins, on peut avoir bien des émotions, rencontrer des paroissiens pas intéressants du tout et parfois être surpris par le torrent.

Nous n'avons pas ici de ces heureuses petites rivières, coulant leur onde claire et paresseuse entre deux rives fleuries,

à l'ombre des grands arbres penchés en berceau sur leur lit; de " ces minces rubans d'argent limpide qui circule, serpente et court comme une couloeuve effrayée ", mais d'énormes masses d'eau écumeuses descendues des montagnes arrivant à l'improviste, surprenant d'une façon foudroyante les voyageurs imprudents, entraînant avec eux tout ce qu'elles rencontrent : roches, débris, animaux. Tout cela, en une course précipitée, furibonde, échevelée, passe et va se jeter à la mer. Cela ne dure que quelques heures; puis le ravin devient sec comme auparavant. Si l'indigène qui vous accompagne n'a pas l'oreille assez exercée pour entendre venir le torrent et vous avertir à temps, vous risquez fort d'être emporté, car parfois, les rebords sont tellement abrupts qu'il faudrait être un singe pour les escalader.

\* \* \*

Dans tout autre pays, la table est pour ainsi dire servie par la nature et des fruits succulents vous sont partout offerts. Ici pas ou presque pas de fruits mangeables. Vous n'avez guère que la figue de Barbarie, et pendant deux mois seulement. La banane existe; mais elle est très rare. La plupart des autres fruits sont acidulés; beaucoup contiennent du poison. Nous essayons bien de planter quelques arbres; mais jusqu'ici nous n'avons pas eu de chance: s'ils prennent racine et produisent des fruits, ceux-ci sont cueillis par les indigènes, ou par les oiseaux.

La vigne avait été importée à une époque reculée, et elle avait réussi en certains lieux; mais Théodoros ordonna qu'on l'arrachât en tout l'empire. Pourquoi? Les uns pré-

tendent que ce fut à l'instigation de missionnaires anglais qui voulaient, par ce moyen, empêcher la célébration de la messe; d'autres prêtent à Théodoros cette considération plutôt comique que " le vin étant un breuvage plus digne de Dieu que des hommes, ces derniers ne devaient pas s'en servir ! " Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de vigne, et c'est dommage, car le pays se prêterait bien à sa culture !

Ce qui rend encore les voyages difficiles, c'est qu'on ne trouve même pas l'ombre d'un hôtel, ni d'une boulangerie, ni d'une épicerie ! Ni paille, ni orge, il faut tout emporter avec soi ! et si on loge chez l'habitant, la nuit le sommeil est rendu impossible par les " petits anthropophages ".

\* \* \*

On se fait rarement, en Europe, l'idée de ce qui nous manque en certaines missions ! On se figure chaque petit pays constitué comme nos villages français, avec tout ce qui en fait l'administration, y compris le garde-champêtre.

Voici, en passant (c'est une parenthèse que j'ouvre), ce que l'on peut trouver à Alitiéna, village de 100 à 120 habitants, où nous avons notre résidence centrale.

Pas de rues, quelques cabanes semées par-ci par-là sur les rebords de la conque où nous sommes, c'est tout ! Le maire, c'est le chef de la tribu, qui habite un autre village. Le juge de paix est remplacé par le grand Conseil des anciens de la tribu. Chacun est son propre garde-champêtre ; chaque femme est boulangère et pâtissière quand il le faut. L'épicier passe à deux journées de marche d'ici, à des époques indéterminées, et encore est-il fort mal achalandé. Pas de

bo  
tro  
ces,  
ente  
turi  
leur  
tienc  
d'ici,  
proch  
s'il é  
pour  
lui jou  
se fera  
chefs,  
De mē  
chand  
rait plu  
raient c  
cède sur

Mais r  
mulet, c'e  
on est jo  
quand on  
en a vite a  
bé, vos for  
le lendema  
lui prêtait

bouchers. Le marché est à 50 kilomètres d'ici, et l'on n'y trouve que du grain, du miel, du beurre, des peaux, des anes, des cartouches et des fusils; pas de poisson frais, bien entendu. Les coiffeurs, les modistes, les serruriers, les couturiers, les couturières, les marchands de chapeaux, les tailleurs, les cordonniers perdraient ici leur temps, leur patience et leur argent! Le médecin est à plusieurs journées d'ici, le pharmacien encore plus loin; le dentiste le plus proche se trouve à Alexandrie! Le charcutier serait lapidé s'il étalait sa marchandise. Le libraire n'aurait que nous pour clients. Le marchand de vin ferait ses frais; mais on lui jouerait plus d'un vilain tour. Les agents d'assurance se feraient rire au nez. Le menuisier serait accaparé par les chefs, travaillerait beaucoup; mais on oublierait de le payer De même pour les maçons et les entrepreneurs! Le marchand de couteaux serait bien accueilli; mais on lui en volerait plus d'un! Les marchands de chapelets et de croix seraient dévalisés, etc., etc. Je ne continue pas: ce qui précède suffit pour vous renseigner.

\* \* \*

Mais reprenons notre voyage. Cette fois, nous irons à mulet, c'est moins fatigant qu'à pied. Les premières heures, on est joyeux et fier sur ce modeste quadrupède; mais, quand on doit fournir une étape de dix à douze heures, on en a vite assez! vos jambes sont brisées, votre dos tout courbé, vos forces épuisées... etc. Quand il faut recommencer le lendemain, le voyage perd beaucoup de la poésie qu'on lui prêtait en partant. Il faut à chaque pas se recomman-

der à l'ange gardien, car on trouve des casse-cou à chaque instant; des pierres glissantes, des abîmes qu'il faut surplomber.

Le moindre faux pas de votre monture vous ferait faire un saut périlleux qui vous enverrait vous fracasser la tête sur les roches. On s'en va donc comme on peut avec son mulet, tantôt dessus, tantôt dessous, tandis que les arbustes et les branches vous déchirent le visage de leurs épines aiguës; que vous avez parfois les deux jambes prises entre deux roches comme en un étau, tellement parfois la route est étroite! ce qui nous force à nous mettre à genoux sur la selle. Si le mulet sent une hyène on rencontre un gros serpent, le voilà qui file, épeuré, et ne s'arrêtera que lorsqu'il aura déposé plus ou moins délicatement à terre son pauvre cavalier!

La nuit, on fait son possible pour loger dans un village; mais c'est parfois difficile, et alors, on descend à "l'Hôtel de la Belle Etoile".

Si le missionnaire a une tente, il la dressera dans le désert; s'il n'en a pas, il s'enroulera dans sa couverture, fera un grand feu pour éloigner les fauves et s'endormira au pied d'un arbre pendant que les guides monteront la garde chacun à leur tour, à moins d'être obligé de faire comme un de nos missionnaires qui, forcé de voyager pendant la saison des pluies, passait la nuit, assis sur les quelques caisses contenant ses bagages, se protégeant lui et ses caisses avec son grand manteau qui avait été imperméable dans sa jeunesse!

(A suivre).